UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER -- FACULTÉ DE DROIT

ESSAI SUR LA SITUATION INTERNATIONALE

de la

DALMATIE

THÈSE

pour le

DOCTORAT ÈS SCIENCES POLITIQUES ET ECONOMIQUES

PAR

Emmanuel TEMPLE

MONTPELLIER
IMPRIMERIE JULES LAVIER ET LOUIS CASTEL
1, Quai de Sauvages

1920

Essai sur la Situation Internationale de la DALMATIE

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER -- FACULTÉ DE DROIT

ESSAI SUR LA SITUATION INTERNATIONALE

de la

DALMATIE

THÈSE

pour le

DOCTORAT ÈS SCIENCES POLITIQUES ET ECONOMIQUES

PAR

Emmanuel TEMPLE

BIBLIOTHEEK RIJKS UNIV. LEIDEN

MONTPELLIER
IMPRIMERIE JULES LAVIER ET LOUIS CASTEL
1, Quai de Sauvages

1920

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

Faculté de Droit

MM. Valéry, doyen, professeur de Droit commercial, chargé du cours de Droit international privé.
Moye, professeur de Droit international public.
Charmont, professeur de Droit civil (en congé).
Chausse, professeur de Droit romain (en congé).
Morin, professeur de Droit civil.
Donnedieu de Vabres, professeur de Droit criminel.
Becqué, professeur de Droit civil.
De Nesmes-Desmarets, professeur de Droit administratif.
Roche-Agussol, agrégé d'économie politique.
Hugueney, agrégé de Droit civil.
Petot, chargé de cours de Droit romain.
Bastid, chargé de cours de Droit constitutionnel.
Dijol, chargé du cours de procédure.
Vincent, chargé du cours de Droit romain.
Bosc, chargé de cours de Droit civil.
Vigié et **Brémond**, doyens honoraires.
Laborde, professeur honoraire.
Rochette, secrétaire.

MEMBRES DU JURY :

MM. Moye, *président.*
Valéry.
De Nesmes-Desmarets. } *assesseurs.*

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

PRÉFACE

La question de la Dalmatie et de Fiume ne peut plus être résolue à la satisfaction des deux nations en litige. On a trop attendu, mais on peut présenter une solution issue de l'équité et c'est celle que nous nous efforcerons d'obtenir. Il est vrai qu'au point de vue international, être d'accord avec le droit et la vérité constitue une bien petite satisfaction. Mais actuellement, dans le cas que nous allons étudier, c'est la seule que puissent espérer ceux qui doivent endosser la responsabilité du dénouement.

La question est trouble parce que beaucoup de ceux qu'elle intéresse pour leur pays, ont cru qu'il y avait intérêt à la rendre complexe. Au cours d'un voyage en Dalmatie (*mai-juin 1919*), *nous nous sommes rendus compte de la méconnaissance qu'ont généralement de ce pays et de ses coutumes ceux qui, par leurs décisions ou leur parole, peuvent influer sur la destinée des peuples.*

Essai sur la Situation Internationale
de la
DALMATIE

CHAPITRE I

Les aspirations italiennes dans l'Adriatique

L'intérêt immédiat que l'Italie aurait à faire de l'Adriatique un lac Italien, est incontestable. Mais on peut se demander si les avantages économiques et stratégiques qu'elle retirerait d'une occupation presque complète de la rive orientale de l'Adriatique ne seraient pas insuffisants pour justifier des conflits incessants avec les Balkans.

En tout cas, on peut aborder la question avec grande chance d'aboutir à un résultat pratique, si on l'envisage en s'inspirant de la théorie des nationalités qui est pour les peuples une des trop rares manifestations de la justice et de la vérité. Ce n'est pas que les arguments économiques et stratégiques soient à dédaigner ; mais ils ne doivent servir, lorsqu'on s'inspire de la justice, qu'à renforcer une théorie ; en sens inverse ils peuvent peut-être faire excuser certaines thèses dont le point de vue est par trop national, relevant parfois d'un patriotisme peu averti. Les aspirations de l'Italie sur les pays de l'Adriatique ont existé de tout temps et ce fait forme un argument que les Italiens emploient souvent dans les discussions internationales. Il sera intéressant de voir quelles furent ces aspirations depuis l'époque où l'Italie était romaine jusqu'à nos jours.

§ I. — Occupation Romaine

Vers la fin du III[e] siècle, avant J.-C., les Romains cherchèrent à conquérir la Dalmatie, sous le prétexte d'en chasser les pirates qui se réfugiaient dans les rochers de la côte. C'est qu'en réalité l'importance stratégique de la rive orientale de l'Adriatique leur était apparue.

Ce fut le début d'une série d'entreprises que la résistance courageuse des Dalmates rendit toujours très coûteuses: les Romains essuyèrent de nombreux revers en face de ce petit peuple, tenace et résistant, et leur conquête ne devint définitive que lorsque Tibère, en l'an 12, prit lui-même le commandement des légions romaines qui devaient combattre les Dalmates.

Les vaincus goûtèrent peu la domination romaine et se révoltèrent plus de deux cent fois contre leurs oppresseurs.

La Dalmatie romaine comprenait : La Dalmatie actuelle, la Croatie turque, la Bosnie, l'Herzégovine, le Monténégro et une partie de la Serbie et de l'Albanie.

Lorsqu'au III[e] siècle l'Empire Romain fut partagé par Dioclétien, entre lui, Maximien, Galère et Constance, l'Illyrie et la Dalmatie revinrent à Galère. Et il est curieux de constater que cet apanage correspondait à peu près à la Yougo-Slavie actuelle. Cette division de l'empire fut reprise, au point de vue administratif, par l'Empereur Constantin qui, quelques années plus tard, fit quatre préfectures, dont une était l'Illyrie. La capitale romaine de l'Illyrie était Salona et c'est de cette ville que Dioclétien qui avait abandonné, de son plein gré, le titre et les fonctions impériales écrivait à Maximien qui le suppliait de les reprendre : " Si je pou-

vais vous montrer les choux que j'ai plantés de mes propres mains à Salona, vous ne me presseriez pas plus longtemps de laisser le bonheur et le calme pour conquérir le pouvoir. " Dioclétien ne se contenta point de se distraire à la façon d'un humble jardinier et il se fit construire un palais, posant ainsi la première pierre de la ville de Spalatum, ancêtre de la ville moderne de Spalato.

Zara, Trau, gardent les vestigent des temps romains, mais nulle part les marques de la grandeur romaine n'ont disparu aussi vite qu'en Dalmatie. Un dialecte dérivé de la langue latine est mort, étouffé par la domination vénitienne. Et l'occupation romaine, cessa peu à peu d'être une réalité.

Du IV^e^ au VII^e^ siècle les Slaves s'infiltrent en Bulgarie, en Serbie, en Macédoine, dans la Hongrie occidentale, la Croatie, la Slavonie, la Bosnie, l'Herzégovine, le Monténégro, l'Istrie. Au VI^e^ siècle ils s'infiltrent dans la province impériale Byzantine de Dalmatie. C'est une invasion lente, sans événements notoires, sans violence aucune, mais continue, impossible à refréner. En 614, c'est en Dalmatie l'établissement définitif des Slaves, qui ont réussi à secouer le joug des avares, leurs oppresseurs. Au VIII^e^ siècle, les Romains essayèrent de réagir. A cette époque l'administration de la Dalmatie, était encore assurée par l'Empereur, mais la domination romaine ne fut bientôt qu'un nom et s'éteignit en fait beaucoup plus tôt que l'empire lui-même.

§ II. — Occupation Vénitienne

Au VIII^e^ siècle deux influences se combattent à Venise, celle des Francs et celle des Grecs.

Charlemagne étend toujours ses conquêtes et range sous sa domination l'Istrie et la Croatie jusqu'à l'embouchure de la Cétina. A la tête des Croates il place même un Duc dépendant directement du margrave de Frioul. Cependant la Dalmatie lui échappe et reste Byzantine. A sa mort les Vénitiens croient le moment venu de réagir contre les Francs et entrent en guerre avec Pépin. Mais les Grecs ne leur donnent aucun secours, ne manifestant pas leur protection d'une manière efficace. Les Vénitiens se proclament alors indépendants et consacrent leur indépendance par un geste symbolique : Ils transportent le corps de Saint Marc, qui était à Alexandrie, et le mettent à la place du Saint Grec Théodore jusque là protecteur de la République.

C'est à partir de 999 que Venise commence à occuper les cités côtières. Le premier geste de conquête fut fait par le doge Pierre Orseolo II qui fut aidé en la circonstance par les armes de la IV^e^ croisade : Les croisés avaient une somme très importante a verser à Venise pour certains frais d'équipement, et une partie appréciable leur en fut remise à la condition d'assiéger et de prendre Zara au cours de l'expédition de Constantinople.

Cependant l'occupation de la côte ne devient véritablement effective qu'au début du XV^e^ siècle. Les Vénitiens ne sont guère heureux par les armes et une guerre néfaste leur enlève la Dalmatie. Mais le 9 juillet 1409, Ladislas de Durazzo, roi de Naples et de Hongrie, cède à Venise, pour la somme de cent mille ducats, le territoire de Zara et les îles.

De 1409 à 1463, la vie de la Dalmatie reste calme et aucune atteinte à la domination vénitienne n'est faite durant cette période. Toutes les villes dalmates, sauf

Raguse, toutes les îles, sauf Krk, sont Vénitiennes à partir de 1420. Mais en 1463, les Turcs qui avaient envahi la Bosnie, organisent le pays conquis et en font le point de départ d'incursions innombrables. Les environs de Zara et de Sebenico sont continuellement pillés et la République se voit obligée d'entrer en guerre avec la Porte. Si Venise, au cours des luttes nombreuses et très dures, ne perdit jamais complètement ses possessions, elle le dût au courage des Dalmates, à la haine qu'ils nourrissaient contre les Turcs.

Cependant longtemps les guerres sont malheureuses pour les Dalmates qui perdent peu à peu leurs terres et leurs églises. Avec la guerre de Chypre, en 1570, la République aurait eu l'occasion de reconquérir sa province presque entièrement perdue. Mais si les chrétiens firent preuve au cours de la révolte de l'héroïsme le plus inconcevable, Venise ne les soutint d'aucun secours et la faim fut fatale aux insurgés que n'avaient pu dompter les armes turques. Et pourtant même les femmes s'étaient battues, perpétuant l'héroïsme de celles, qui en 1570, à Rogovitza et en 1571 sur la Kortchoula, avaient ramassé les armes des mercenaires italiens en fuite et avaient repoussé l'ennemi un instant victorieux.

En 1669, après la guerre de Crète, Venise a perdu toutes ses possessions en Dalmatie, sauf la ville de Klis. Mais les Dalmates ne se rebutent point, et continuent une lutte qui aurait pu leur paraître sans espoir. C'est que si leur attachement à Venise est douteux, leur haine pour les Turcs est terriblement tenace et susceptible d'engendrer les efforts les plus extraordinaires. Venise ne fait presque rien pour les aider. Aussi un chroniqueur Dalmate écrit à cette époque : " Le Doge a laissé la côte au Sultan, malgré qu'il ait prêté serment de ne

l'abandonner jamais. Mais comme il a emporté l'évangile, sur lequel il a juré, nous restons comme des poissons en marée basse; ainsi cela se passe quand on se fie à d'autres. "

La bataille reprend en 1683 : les Dalmates profitant de l'échec de l'armée Turque devant Vienne. Et la paix très avantageuse de Carlowitz en 1699, termine la lutte. Venise obtient la Morée et les Bouches de Cattaro. Sa domination s'étend alors sur un territoire six fois plus grand que celui qu'elle possédait en 1683.

Les Turcs une dernière fois montent à l'assaut de la Dalmatie, le 8 décembre 1714. Venise s'occupe de la Morée et abandonne les Dalmates. Mais ceux-ci compensent le dénuement par le courage et luttent victorieusement, ce qui permet à la République de se jeter sur l'Albanie. La paix de Passarowitz, en 1718, termine une lutte qui avait duré près de trois siècles, et donne aux possessions vénitiennes des frontières qui demeureront les mêmes jusqu'à la chute de la République.

§ III. — Occupation Française et domination Autrichienne

La paix de Campoformio marque, en 1797, la chûte de la République. L'Autriche reçoit la Dalmatie toute entière, c'est-à-dire la Dalmatie avec les Bouches de Cattaro et les îles du Quarnero. Seule, comme toujours, Raguse reste indépendante.

L'Autriche envoie pour occuper sa nouvelle province le Général Mato Rukavina. Celui-ci est croate d'origine et il est reçu avec les plus grandes démonstrations de joie. Il avait eu auparavant l'idée très heureuse de dé-

clarer aux Dalmates, dans sa proclamation d'entrée, qu'ils passaient sous la domination de sa Majesté le roi de Hongrie et de Croatie.

L'occupation autrichienne fut de courte durée, puisque par la paix de Presbourg, en 1805, c'est la France qui prend possession de la Dalmatie et cette fois, non seulement, Cattaro passe au domaine des Français, mais Raguse, pour la première fois, perd son indépendance. Lorsqu'en 1809, la paix de Schœnbrunn donne la Croatie, l'Istrie, et les îles du Quarnero à Napoléon, celui-ci fonde la province de l'Illyrie.

Le Général Marmont, duc de Raguse, par la suite, est nommé gouverneur de cette province. De la domination française, si éphémère, les Italiens disent qu'elle fût un vernis bienfaisant pour la Dalmatie. Nous pourrons dire que ce pays n'a jamais rien reçu de bienfaisant si ce n'est ce verni. Ni Venise, ni l'Autriche n'ont essayé de rendre la condition des Dalmates meilleure. Ce simple vernis, le décret organique du 15 avril 1811 (271 articles), qui occupe tout un volume du *Bulletin des Lois*, nous en donne la composition. Il traite des réformes administratives, militaires, judiciaires, financières, scolastiques, etc, qui étaient indispensables à la Dalmatie, et qui exécutées par l'empereur des Français, ont conquis à jamais pour la France l'admiration et la reconnaissance de tous les Dalmates : Les Français fondent vingt-cinq lycées et deux établissements supérieurs, analogues à nos universités, dans les villes de Zara et Lyublyana. Le docteur Branko Vodnik, professeur agrégé à l'Université de Zagreb, écrit dans un article sur la civilisation Yougo-Slave :

" Les Français furent les premiers qui donnèrent aux Yougo-Slaves une idée moderne du mot Nation, qui

depuis ce temps là, signifie non seulement seigneurs, nobles et clergé, mais aussi bourgeois et paysans ". Le savant français Marcel de Serres était rapporteur pour tout ce qui concernait les affaires de l'Illyrie. Après le départ des Français, l'empereur d'Autriche, visitant la Dalmatie et s'étonnant des améliorations faites au pays, s'écriait : " A quel dommage que ce peuple ne soit pas resté ici quelques années encore, tout serait construit." L'occupation française sort un peu d'un sujet qui traite des aspirations italiennes dans l'Adriatique, mais outre qu'elle porta sur un pays que l'Italie revendique de nos jours, la courte domination française fut la seule dont les Dalmates n'aient pas eu à se plaindre.

En 1815, par le traité de Vienne, l'Autriche reprend possession de la Dalmatie et dès lors cette province n'a plus d'histoire. Les Autrichiens surveillent les tendances diverses des Dalmates, combattent toute idée d'union avec la Croatie, empêchent toute liaison entre les villes de la côte et l'arrière pays et toute voie de communication se dirigeant vers la Serbie.

A partir de 1860, les Slaves réagissent avec énergie et dans la lutte pour l'administration de leur province obtiennent de nombreux succès. Mais alors que les pro-Italiens ont un but bien défini, les Slaves sont encore indécis. Ces derniers obéissent plutôt au sentiment très tenace de la race, mais pendant longtemps, ils conçoivent la liberté de leur pays selon des moyens et régimes différents. Les deux partis se réclament du principe des nationalités.

Le Pacte de Londres

Les aspirations italiennes dans l'Adriatique se sont précisées avec la guerre, nous dirons même qu'elles se sont considérablement augmentées.

Le 26 avril 1915, du désir très grand d'obtenir un secours précieux, est né le pacte de Londres. Un affolement assez compréhensible, peut-être une ignorance complète de la question de l'Adriatique ou le mépris absolu du principe des nationalités en ont fait le traité le plus paradoxal que l'on puisse concevoir. (Voir le discours de Monsieur Nitti, du 7 février 1920. Page 69).

Il donne la Dalmatie à l'Italie, mais ne lui accorde point Fiume, sans parler de l'Albanie, qui doit être livrée à la Serbie, à la Grèce et au Monténégro.

En étudiant l'application du principe des nationalités à la ville de Fiume et à la province de Dalmatie, on pourra apprécier toute la bizarrerie du pacte de Londres.

CHAPITRE II

La question des nationalités en Dalmatie

Le principe des nationalités fournit en ce moment, à la fin d'une guerre, dite de justice et de droit, l'argument obligatoire de tous les peuples qui désirent étendre leurs possessions territoriales. Il est devenu inattaquable ; rien ne peut lui résister, ni arguments stratégiques, ni arguments économiques, à la condition il est vrai, que sa valeur théorique soit soutenue par des bras valeureux. En tous cas, aucun pays ne peut le rejeter franchement et les Italiens s'en sont emparé avec un enthousiasme qui peut être l'indice, soit d'une confiance absolue dans son application, soit du désir de paraître envisager les solutions qui en découlent avec la tranquilité la plus sereine.

Mais il ne suffit pas d'invoquer le principe des nationalités, il faut encore en vérifier l'intérêt pour un pays donné et si seul le désir de la justice préside à un travail de recherches scrupuleuses, il faut examiner et compter avec méthode, apprécier la valeur d'un recensement, d'une étude, et ne pas se contenter de phrases majestueuses évoquant la gloire de temps qui vus, entrevus à travers les siècles n'accordent à notre imagination complice qu'une histoire travestie en légende. Le lyrisme, lorsqu'il est isolé, ne peut constituer un argument ; il n'est supportable que lorsqu'il orne la vérité. Mais celle-ci peut s'en passer ; elle n'a besoin d'aucune parure. Et la phrase la plus brillante, la plus ensoleil-

lée, la plus aveuglante ne peut rien contre un chiffre sec, une statistique aride, si elle traîne après elle le poids infiniment lourd d'un mensonge. C'est avec cette idée, qu'au cours de l'étude qui va suivre, nous essayerons de faire preuve de la plus parfaite impartialité.

Vers le VI^e^ siècle, après Jésus-Christ, les Slaves qui étaient établis aux environs des Carpathes, émigrent en masses et viennent s'installer en Dalmatie et en Croatie. C'est alors que l'élément romain disparaît presque complètement et n'a plus de représentants que dans les villes fortifiées et parmi les bergers réfugiés dans les montagnes.

Tous les documents, traités, rapports des inquisiteurs de Venise, etc... s'accordent à reconnaître, qu'à partir de cette époque la Dalmatie n'a cessé d'être slave. Une chronique, de l'an 1177, raconte que le pape Alexandre III, lorsqu'il alla à Zara, fut accompagné en procession à l'église Sainte Anastasie pendant que " d'immenses louanges et des cantiques en langue slave retentissaient bien haut " (*Farlati III, 3.*)

En 1553, le syndic inquisiteur Jean-Baptiste Giustiani constate qu'en Dalmatie les habitants sont slaves et son rapport ne le dissimule point à la République.

Le poète ragusain Vladislav Mencetic, célébrant les héros de la famille de Zrinski, a dit au XVII^e^ siècle :

" L'Italie aurait depuis longtemps sombré
Dans les vagues de l'esclavage
Si la mer ottomane n'était venue se briser
Contre les écueils croates. "

En 1732, Giorgio Grimani, provéditeur en chef de Dalmatie, écrit dans un rapport : " Le Gouvernement s'occupe déjà beaucoup de l'idée de recruter des Italiens, mais pas en Dalmatie où il serait impossible d'en trouver. "

A cette époque cependant, il est de bon ton dans la noblesse d'imiter les modes italiennes, dont la haute société se fait une idée, par le vêtement et les manières des fonctionnaires italiens qui sont en Dalmatie.

Les Vénitiens comprennent tout le danger du slavisme pour leur domination et parfois même ils en deviennent cruels. Le Père Philippe Grabovac, aumônier des soldats dalmates de l'armée vénitienne, dans son ouvrage : " *La Fleur des Causeries du Peuple* " paru à Venise, en 1747, déclare que les Dalmates versent leur sang au profit d'autrui. Il est aussitôt emprisonné à Venise où il meurt en 1750 après avoir enduré les pires tortures. Son successeur le Père André Kacic ne renonce pas à cette thèse si fatale, mais s'il travaille dans le même sens, il le fait avec prudence et en concédant assez aux idées chères à la République. Il fait paraître, en 1756, " *Les Causeries plaisantes du Peuple slave.*"

Le fameux évêque J.-J. Strossmayer, qui le premier, envisagea comme juste et nécessaire l'union de tous les Slaves méridionnaux, groupe les Croates, les Serbes et les Slovènes sous le nom de Yougo-Slaves, en remplacement du nom d'Illyriens, qui n'avait aucun succès.

En 1890, les Slaves sont persécutés par les Magyars ; il est aisé de constater, par contre, que les Italiens vivent en tout repos, s'occupent de l'administration des villes et créent de nombreuses écoles.

Les recensements sont toujours faits en Dalmatie d'une façon très superficielle. Officiellement leur principe est défavorable aux Slaves, puisque toute personne se servant de langue italienne est déclarée d'origine italienne. Nous verrons quelle valeur on peut prêter à se système. Tous ceux qui ont voyagé en Dalmatie ont pu constater que presque tous ceux qui parlent l'italien connaissent

aussi le croate, alors que beaucoup de ceux qui savent le croate ignorent le premier mot de la langue italienne. Cependant, comme les recensements obtenus ainsi par le gouvernement autrichien sont les seuls éléments statistiques que nous possédons pour étudier la question des nationalités en Dalmatie, nous leur accorderons une valeur absolue.

Un recensement de 1527 indique une majorité Slave impressionnante. Un recensement de 1606 donne aussi des chiffres tels que l'élément Italien semble complètement noyé dans le flot Slave.

Pour prendre la question de nos temps, pour étudier le problème avec la situation actuelle comme donnée, nous nous servirons du recensement de 1910, le dernier qui ait été fait, et qui au dire des Autrichiens eux mêmes n'est pas favorable aux Slaves. Des érudits tels que Messieurs N. Krebs et K. Czoernig Junior ont attesté l'irrégularité des chiffres de 1910, trop favorables à l'élément Italien.

En 1910, la Dalmatie compte 634.855 habitants. Les Yougo-Slaves sont au nombre de 611.211. Les Italiens de 18.028.

Si nous prenons les chiffres qui intéressent Zara, la ville la plus revendiquée par les Italiens, en vertu du principe des nationalités, et donnée à l'Italie par le pacte de Londres, nous voyons que 50.003 Yougo-Slaves y vivent à côté de 11.574 Italiens. Ces chiffres pourront étonner si on les compare à ceux donnés par certains auteurs italiens. Ce sont ceux de la ville entière, de tout ce qui administrativement en dépend. A notre avis, il faut se garder des chiffres qui concernent seulement le centre même de la ville, séparée de ses faubourgs ; car l'élément italien s'est très normale-

ment concentré au sein même de la cité à l'instar de toute colonie qui veut vivre et qui veut être puissante.

Dans toutes les villes de la côte, la proportion des Slaves est tellement forte, la proportion italienne tellement infime que le principe des nationalités ne peut plus être envisagé que comme un argument irréfutable en faveur des Yougo-Slaves. Nous ne parlerons point de l'intérieur du pays qui est entièrement Slave.

Dans les îles du Quarnero, l'élément italien doit entrer en ligne de compte et seuls les chiffres totaux sont favorables aux Slaves. Si l'on isole certaines villes, l'élément italien parfois domine. Le nombre total des Yougo-Slaves pour les îles est de 42.300. Celui des Italiens de 9.700. Mais à Veglia (Krk) il y a 1.494 Italiens pour 226 Yougo-Slaves. Il est facile d'expliquer, comme nous l'avons déjà dit, que des gens qui vivent en pays étranger éprouvent la nécessité de faire bloc et de jouir de tous les avantages que donne la communauté de langue, d'idées, d'affinités, etc. De plus il est naturel que les colons italiens, venus, non pour cultiver une terre moins fertile que celle de l'Italie, mais pour profiter d'un commerce pour lequel ils étaient mieux outillés que les Slaves, se soient réunis dans les centres commerciaux, c'est-à-dire dans les villes de la côte ou des îles. On serait étonné de trouver un Italien labourant le sol rocailleux et ingrat du pays Dalmate.

En 1910, sur 86 conseils municipaux,85 sont Slaves. Seul celui de Zara est italien, et encore ne l'est-il qu'en vertu d'un système électoral censitaire.

On a souvent dit que la question Dalmate était double : celle des terres de l'intérieur et celle de la côte. En réalité la question est bien une. Il s'agit de savoir seulement à qui la Dalmatie doit appartenir, en s'ins-

pirant du principe des nationalités. On ne peut pas plus s'étonner de trouver des habitants de races différentes, dans les ports de la rive orientale de l'Adriatique qu'on ne peut s'étonner de trouver à Marseille une colonie grecque et une colonie italienne d'une certaine importance.

Ce qui doit être dit, c'est que si à l'intérieur des terres tout est slave, par la race et par la langue, sur la côte, la très grosse majorité des habitants, bien que parfois de langues italienne et croate à la fois, est encore Slave. Les commerçants de la côte parlent pour le besoin de leur commerce le croate, l'italien, et souvent aussi l'allemand.

Du temps de la domination vénitienne, les colons italiens s'installaient sur la côte avec l'espoir de s'enrichir, mais ne résistaient guère à la panique que provoquait l'annonce d'une guerre, et regagnaient leur patrie, peu désireux de défendre un pays qui cessait avec la guerre de leur fournir le profit qu'ils y cherchaient.

Le noble vénitien Giovan Battista Giustinian constate, en 1553, que l'Italien n'est parlé que par les nobles, dont la culture est italienne qu'ils soient slaves ou italiens.

Prezzolini dans son étude sur la question dalmate, ouvrage uniquement inspiré par le souci de la vérité, dit : " Tandis qu'on soutient généralement que les villes de la côte dalmate parlaient l'italien par opposition à la campagne slave, je dirai plutôt que les villes de la côte dalmate parlaient deux langues, tandis que la campagne n'en parlait qu'une. "

La plupart des revendications italiennes sur la Dalmatie qui s'inspirent du principe des nationalités, tirent argument de la connaissance de la langue italienne par

un nombre important de Dalmates Tout Dalmate parlant italien est italien. Mais même en admettant cette théorie, que l'on peut d'ailleurs retourner, puisque beaucoup de ceux qui parlent l'italien parlent aussi le croate, on constate que la majorité des Slaves est énorme. Si nous consultons les recensements faits par l'Autriche, si nous les acceptons, sans contester leur régularité, nous sommes contraints d'admettre que la Dalmatie est un pays Slave où restent encore, groupés dans un intérêt politique et commercial, en petites masses compactes, des Italiens, et en plus petit nombre des Magyars. Que l'on consulte les listes électorales et que l'on prête quelque attention aux noms qu'elles contiennent. Ils sont slaves presque toujours, que ceux qu'ils désignent parlent l'italien ou le croate.

Celui qui voyage sur la côte Dalmate, dans ce pays si âprement réclamé par tout un parti d'Italie, est étonné que le principe des nationalités puisse être un argument italien. La vérité est que certains de ceux qui se sont occupés de la question, parfois soucieux d'intérêts politiques et économiques, dont nous discuterons tout à l'heure, ont été très embarrassés par le principe des nationalités. D'autres ignorants de pays, qui jusque là ne les auraient peut être que très médiocrement intéressés, ont puisé à une seule source les éléments qui leur étaient nécessaires pour se former une conviction ou pour en soutenir une spontanément engendrée.

Ce qui tend à obscurcir la question, c'est que ceux qui ont visité la Dalmatie, sans songer à une étude approfondie de la question dalmate, et qui plus tard ont été amenés a produire des rapports, ont été reçus ou uniquement par des Croates, ou uniquement par des Italiens. Ceux-ci du reste, avec le talent incomparable

de diplomate qu'il est impossible de ne pas leur reconnaître, surent s'attirer la sympathie des nombreux reporters des pays alliés. Et même ceux qui ont été désireux de connaître la vérité, et qui pour cela même se sont méfiés des guides intéressés qu'un des deux Gouvernements pouvaient leur donner, ont été, lorsque leur voyage n'a pas été assez long, leur étude assez complète, désorientés, trompés par ces agglomérations italiennes qui très normalement détiennent une partie de chaque ville de la côte.

Celui qui tombe dans le noyau italien et qui se contente des éléments d'étude qu'il y trouve, à son départ se sent l'âme italienne. Celui qui vit au sein de l'élément Slave, part convaincu des droits de la Yougo-Slavie.

La France a été pendant longtemps très mal renseignée sur toutes les questions de l'Adriatique. Tout à l'heure, dans une annexe à cette courte étude de la question Dalmate, nous aurons l'occasion de parler de Fiume et de son importance pour les deux nations italiennes et yougo-slaves. Mais nous pouvons déjà dire à propos de cette ville, puisque nous faisons allusion aux enquêtes françaises, que l'un des plus grands journaux français, sinon le plus grand, obtint des renseignements dont il est intéressant d'apprécier la valeur par rapport à leur origine : Le reporter qui le représentait à Fiume et qui devait se livrer à une étude sérieuse en même temps qu'à des investigations nombreuses et variées, n'eut pas plutôt mis le pied sur le quai de la ville, qu'il fut accueilli avec la plus charmante cordialité par des officiers italiens, qui se disaient très honorés de le recevoir. Quelques jours plus tard, lorsqu'il passa du quai sur le bateau de retour, il avait pu apprécier le charme unique de la conversation italienne, celui très

appréciable d'une table soignée ; mais il avait seulement vu ce que les Italiens trop agréables qui l'accompagnaient avaient bien voulu lui montrer. Nous citons ce fait uniquement pour indiquer que des enquêtes qui semblent parfois donner des résultats d'une autorité incontestable, même si elles émanent d'hommes sincères, souvent n'en sont pas moins sans valeur aucune.

En fait, la Dalmatie est Slave, entièrement Slave. Dans la pluspart des villes, même si l'on supprime les faubourgs les plus liés au cœur même de la ville, adoptant en cela la méthode italienne, la majorité des habitants est Slave.

A Zara cependant, à Veglia, en se servant de ce système, on obtient une majorité italienne. La question se pose donc, de savoir si à la faveur d'une masse compacte de commerçants, ayant accaparé petit à petit le quartier principal de la ville, on peut considérer celle-ci comme appartenant de droit au pays d'origine de ces commerçants ? Nous répondrons à ceci dans l'aperçu d'ensemble qui terminera cette étude, après avoir énuméré les arguments innombrables que nous offrent les Yougo-Slaves et les Italiens. Nous pouvons dire cependant qu'une ville doit toujours être considérée avec ses faubourgs et tout son territoire. Le contraire serait une injustice.

Les Slaves vinrent en Dalmatie au même titre que les Francs en Gaule. En cela ils ne sont pas des envahisseurs ou alors aucun peuple n'est à sa place.

En acceptant le résultat de persécutions nombreuses, d'une politique spéciale, de colonisations factices on se trouve en face des faits suivants : La Dalmatie est Slave. Dans quelques rares centres, l'élément italien tend à contrebalancer l'élément slave, mais il a fait comme

l'eau qui tombe du ciel et qui, suivant les pentes, abandonne les montagnes et vient se réfugier dans les dépressions qui la conservent.

Tel est le résultat auquel nous sommes amenés par les recensements autrichiens et par un voyage d'études en Dalmatie.

Partis sans idée préconçue, cependant plutôt enclins à une solution italienne, puisque l'Italie est notre voisine et latine et que les noms italiens des villes contestées sonnaient favorablement à nos oreilles, mais disposés à connaître la vérité, le slavisme de la Dalmatie nous est apparu incontestable. Nous étions pourtant passés par Venise et les italiens nous avaient fait le meilleur accueil.

CHAPITRE III

La thèse Italienne et la thèse Yougo-Slave

Successivement, nous exposerons les deux thèses escortées des arguments qui les défendent et très souvent nous laisserons parler ceux qui luttent pour l'un ou l'autre des deux partis. Nous rappellerons même les idées de ceux qui, depuis longtemps passés, avaient conçu, en grands esprits et en grands patriotes, l'avenir de leur pays, souvent avec une perspicacité qui tient de la prophétie.

Mais alors que du sein de la Yougo-Slavie une seule voix s'élève, en Italie existent deux conceptions du problème Dalmate : l'une irredentiste à outrance, nous dirons même plus exactement annexioniste, l'autre désireuse d'un accord avec les Yougo-Slaves, d'une entente parfaite avec des voisins qui ne doivent pas constituer une forme nouvelle du danger Slave, fantoche agité très souvent selon les besoins de la cause, mais qui doivent représenter des bras solides, armés contre le germanisme. La première a beaucoup plus de succès que la seconde, ralliant la grosse majorité du pays tant aujourd'hui les phrases les plus vides pourvu qu'elles soient vibrantes, magnifiques d'entrain, l'emportent sur un travail méthodique et consciencieux.

La première conception a employé beaucoup plus de moyens que d'arguments : campagne d'une violence extraordinaire dans presque tous les journaux italiens,

manifestations factices, agressions contre les étrangers soupçonnés d'être favorables aux Yougo-Slaves, etc. La seconde, plus soucieuse incontestablement de l'intérêt véritable de l'Italie, n'a point voulu confondre l'honneur et l'intérêt.

Car aujourd'hui, en un temps où la pratique est pour les questions internationales si différente de la théorie, on ne peut cependant rejeter les considérations théoriques; il est même utile pour un pays qu'il s'en fasse le champion. C'est le meilleur moyen pour qu'il n'en soit pas embarrassé ! On doit donc arrêter les aspirations territoriales dès que la dignité du pays n'est plus en jeu, à quelque parti que l'on appartienne.

Et il est assez paradoxal d'entendre les éléments d'un même parti se réclamer ou du principe des nationalités ou de l'intérêt de leur pays. La seconde conception Italienne s'inspire seulement de justice et de vérité et à notre sens se rencontre même avec l'intérêt de l'Italie.

Mais s'il est intéressant de constater l'existenee d'un parti qui désire une conciliation, il faut admettre que le peuple italien est en grande partie annexioniste parce que son esprit est naturellement impérialiste et parce que la campagne menée par le parti de la Dalmazia irredente fut la plus habile que l'on puisse concevoir, la mieux appropriée aux défauts et aux qualités du peuple d'Italie.

§ I. — La Thèse Italienne

Les arguments employés par les Italiens sont de toutes sortes : ethniques, historiques, géographiques, économiques, stratégiques. Ceux qui sont le plus en hon-

neur dans le parti irredentiste sont d'abord les arguments historiques qu'il tend trop à produire à la place des arguments ethniques. Les Italiens se soucient fort peu des statistiques et préfèrent se lancer dans l'histoire de Venise, évoquer sa gloire passée et les vestiges qui en font foi, sa lutte contre les Turcs pour la possession de la Dalmatie, etc.

Les arguments stratégiques et économiques sont ensuite ceux qui ont le plus de valeur aux yeux des irredentistes. Ils les emploient souvent d'ailleurs avec une franchise parfaite, établissant lorsqu'ils invoquent aussi le principe des nationalités, un paradoxe assez étrange. Ils vont quelquefois aussi jusqu'à déclarer que les arguments ethniques ne comptent point lorsqu'on leur oppose des arguments stratégiques. Du reste, on doit constater que le principe des nationalités ne sert pas du tout aux Italiens à conduire une étude méthodique, mais seulement à développer un lyrisme qui se soucie fort peu de précisions.

La côte Dalmate est revendiquée par l'Italie au nom de son histoire et les terres de l'intérieur ne pouvant être séparées de la côte, c'est la Dalmatie entière qui doit faire retour à l'Italie. C'est seulement pour Fiume que les Italiens donnent des chiffres. Nous discuterons plus loin de leur valeur. Les arguments ethniques, en tout cas, sont remplacés par des arguments historiques et ce sont ceux-ci que nous allons étudier d'abord.

a) *Arguments historiques* — La côte de la Dalmatie était, disent les Italiens, une annexe de Venise et les Dalmates reconnaissaient en celle-ci la capitale de leur pays.

Venise, on ne peut le nier, a joui d'une certaine po-

pularité auprès des Slaves et un Dalmate, Solitro, se demande la raison d'un fait au moins étonnant si l'on considère l'état de pauvreté dans lequel la République laissa toujours à dessein la Dalmatie. L'explication qu'en donne Solitro parait être acceptable au premier abord et certaine lorsqu'on connaît le caractère des Dalmates. C'est de Venise seulement que viennent quelques secours contre les Turcs, non pas tant en soldats valeureux car les mercenaires envoyés par la République n'étaient pas de ceux qui cultivaient le courage, mais en vivres et en armes. Et le paysan Dalmate combat pour Venise avec enthousiasme, car le patrimoine religieux est celui qui lui tient le plus à cœur ; à la domination mahométane il préfère la domination chrétienne puisqu'il lui faut choisir un maître.

Les secours envoyés par la République sont maigres et elle ne s'occupe pour ainsi dire pas de la province Dalmate. Cependant, en 1740, quelques dispositions sont prises pour éliminer les discussions entre les propriétaires et les fermiers; en 1770, Venise édicte des réglements sur la pêche, sur la culture des oliviers, la plantation des pins, la culture du tabac ; en 1780, elle prend même des dispositions pour l'assainissement de la plaine d'Imoschi. Mais ce sont là presque les seules dispositions prises en faveur de la Dalmatie par la République.

Sans apprécier la valeur des arguments historiques présentés par les Italiens, on peut cependant affirmer, car cela est du domaine même de l'histoire, que la Dalmatie ne fut considérée par Venise que comme un rempart contre l'ambition turque et ne fut même pas traitée comme une colonie. Ces ports dalmates n'étaient occupés par les troupes et les commerçants de la Républi-

que que parce qu'ils lui étaient nécessaires économiquement, stratégiquement surtout. Mais nul ne se souciait à Venise de la misère des Dalmates.

Pour mémoire, nous dirons quelques mots des arguments géographiques que certains nationalistes emploient avec conviction. Il s'agirait en tout cas, avant même de les discuter, de savoir si leur espèce est intéressante et susceptible de procurer des conclusions.

Dans l'Adriatico (étude géographique, historique et politique, Milan-Trèves 1915), ouvrage dont l'auteur est anonyme, il est dit que « le fond de cette mer (l'Adriatique) peut être considéré comme une continuation de la plaine du Pô et des Alpes (un troisième gradin idéal) » Il est curieux d'ailleurs de constater que cette science, la géographie qui peut sans trop de prétention se vanter d'avoir les bases les plus solides qui soient, varie à plaisir dans sa partie consacrée à l'interprétation. Tous les géographes sont d'accord sur la composition et l'âge d'une montagne, mais les opinions diffèrent lorsqu'il s'agit de savoir de quel côté elle est tournée, vers quel pays elle tend.

Les nouveaux géographes Italiens sont en contradiction absolue avec Elisée Reclus dont l'ouvrage : « Nouvelle Géographie universelle » est d'une autorité incontestable.

Ainsi donc, du point de vue Italien irredentiste, la Dalmatie est italienne parce qu'elle a été rattachée pendant des siècles à Venise parce que ses habitants ont eu l'honneur de combattre aux côtés des mercenaires de la République, contre l'ennemi d'une religion commune.

b) *Arguments stratégiques.* — La Dalmatie a un rivage extrêmement découpé et qui par cela même offre

des refuges nombreux à ceux qui le connaissent, alors qu'il est inaccessible aux étrangers. Les ports de Zara, Sebenico, Spalato, Gravosa, Raguse et Cattaro, s'y alignent du nord au sud. Les îles qui cotoient le rivage Dalmate, c'est-à-dire Arbe, Pago, Brazza, Lesina, Curzola, etc., ont une très grande importance stratégique par rapport à la côte elle-même.

A l'intérieur, le pays présente l'aspect d'un plateau que limitent une chaîne de montagnes allant de Sebenico à Cattaro, avec des sommets tels que le Kozjak, le Biokovo (1762 m.) et de l'autre côté les Alpes Dinariques avec la Dinara (1831 m.), le Troglau (1918 m.), l'Orien (1895), etc. Par cette constitution géographique, très appréciable stratégiquement, la Dalmatie qui est une porte d'ailleurs plus solide que commode sur l'Orient, a fait l'ambition de tous les peuples latins ; les Romains, la France avec Napoléon, ont apprécié ce gradin abrupt, mais sûr, qui permet de découvrir les pays orientaux. L'Italie n'a point failli à la règle et les arguments qu'elle invoque ont, au point de vue national, une certaine valeur.

La « nécessité » est l'argument de tout un parti ou plutôt son argument principal. Ce parti c'est celui de la société « Pro-Dalmazia italiana » fondée en 1915 et dont le président est un député : le duc Colonna di Cesaro. Le secrétaire de cette Société, M. Tommaso Sillani, dans un livre paru en 1916 et intitulé « *Mare Nostum* » déclare : « Les conditions désolantes de notre côte ne peuvent changer si les îles, les villes et les monts de la rive opposée ne retournent au juste domaine de l'Italie ». Il dit encore : « L'autre rive de l'Adriatique, de Trieste à Cattaro, nous est nécessaire et nous devons la vouloir à tout prix. Ce sont là les paroles viriles que tout bon Italien doit répéter à tout instant. »

Dans la phrase suivante, toujours de M. Tommaro Sillani, nous trouvons la doctrine de tout le parti : « Elle nous est nécessaire (la rive de l'Adriatique) et pas autrement, L'histoire, les coutumes, la langue, les vestiges de Venise et de Rome qui crient d'une voix si haute l'italianité profonde de nos frères de l'au-delà de la mer, toutes ces très nobles choses que nous estimons si justement et qui se dressent à notre avantage, ne valent pas cette seule parole « nécessité ». (Tommaso Sillani *Mare Nostrum*, page 43).

Le ton de M. Sillani est celui qu'emploient la plupart des défenseurs de l'Italianité Dalmate : évocation lyrique des souvenirs historiques, de la gloire de Rome et de Venise, mais aucun fait précis ; un enthousiasme débordant et comme considération pratique, uniquement l'examen des avantages stratégiques que l'Italie retirerait de la possession de la Dalmatie. Celle-ci, disent les irredentistes, avec ses golfes, avec les rochers de sa côte, est nécessaire à l'Italie pour la sécurité de sa propre rive.

En résumé, le désir de beaucoup d'Italiens est de faire jouer à la Dalmatie le rôle qu'elle jouait sous la domination de Venise : celui d'une barrière rocheuse et inexpugnable, d'un pays pauvre, mais bien fait pour arrêter une première vague d'envahisseurs possibles.

M. Tommaso Sillani considère que le monde n'aura la paix que lorsque Rome aura fait son empire légitime. Du reste, il cherche une sorte de justification à cette incorporation de la Dalmatie à l'Italie et il croit en trouver une en disant qu'il est préférable de soumettre les Serbes aux Italiens, même si ceux-ci sont en nombre infime, que d'agir inversement, car il considère la civilisation, l'humanité de ses compatriotes comme bien su-

périeures à celles des Yougo-Slaves. Ne déclare-t-il pas d'ailleurs : « Les Croates, sans conscience maintenant, parce que avec les Autrichiens, deviendront bons sous notre régime ». L'argument de nécessité se retrouve encore dans un ouvrage de Foscari « *la Dolmazia* (page 168) : Nous devrions tenir la Dalmatie pour notre défense, même si tous les habitants étaient Slaves. »

Carlo Scarfoglio, dans un opuscule intitulé « *L'Italia, la Jugo-Slavia, la questione Dalmata* », indique un argument du même genre que celui de Sillani pour justifier le principe de la « nécessité ». Il dit : « Quand deux peuples demandent un pays en vertu du principe des nationalités, il faut voir quel est celui qui offre le plus de garanties. Dans le cas qui nous occupe c'est l'Italie », Par la suite, Scarfoglio se demande pourquoi on a internationalisé la question de Dalmatie. Il peut certes penser que le droit de l'Italie est tel que celle-ci n'a de compte à rendre à aucun peuple. Mais un droit pareil ne saurait s'inspirer que de la justice. Or, il s'inspire seulement de l'argument « nécessité ». Scarfoglio va plus loin. Il déclare que la France n'a point demandé l'avis des pays d'Europe pour reprendre l'Alsace et la Lorraine, et que l'Italie doit l'imiter en ce qui concerne la Dalmatie.

La plupart des nationalistes à outrance commencent en Italie par se saisir du principe des nationalités, car c'est là un argument que personne ne peut négliger. Puis ils érigent comme plus fort encore l'argument stratégique. Parfois, frappés de la brutalité toute germanique de ce système, ils avancent quelques considérations sur la culture italienne, sa mission civilisatrice, désireux d'ajouter à la formule un peu choquante : Nous voulons la Dalmatie parce qu'elle nous est utile, les mots sui-

vants « et parce qu'il est raisonnable et juste qu'elle appartienne au peuple très humain et très cultivé d'Italie. »

c) *Arguments économiques.* — L'Italie ne peut prétendre manquer de débouchés sur la mer et ne pas avoir une côte propice au commerce maritime. Mais ce qu'elle peut dire, et elle ne manque pas de le faire, c'est que les ports de la rive opposée concurrenceraient avec succès les ports Italiens. Gino Borgatta, qui est du reste un des italiens qui sont partisans d'un accord entre l'Italie et la Yougo-Slavie, dit : « Même avec Fiume et Trieste l'Italie n'améliorerait pas son commerce dans l'Adriatique, si elle ne possédait toute la Dalmatie. » En terminant ce chapitre, dans un court aperçu d'ensemble, nous verrons qu'elle est la valeur de cette assertion.

M. Mario Alberti déclare : « Dans l'Adriatique on ne voyage que le long de la côte Dalmato-Italienne. » Ceci donnerait une prépondérance économique complète à la Dalmatie. M. Mario Alberti dit encore que l'industrie Dalmate est en grande partie alimentée par des capitaux italiens ; que toute la prospérité économique de la Dalmatie vient donc de l'argent italien. D'où il conclue à un droit incontestable de l'Italie sur toute la côte Dalmate.

Mais ce qui parait inciter le plus les italiens à s'assurer la prépondérance économique dans l'Adriatique et pour cela la possession des deux rives, c'est que la Dalmatie qui, contre toute nature, communique peu avec son arrière pays, est presque toute entière tournée vers les pays germaniques. Déverser tous les produits manufacturés et certaines matières premières de l'Allemagne dans l'Adriatique, constituer sur cette mer un mono-

pole de transit, serait pour l'Italie la certitude d'une prospérité économique immédiate et très grande. C'est pour cette considération, non avouée d'ailleurs, que Fiume tient tant à cœur aux commerçants italiens. Il faut à l'Italie Trieste et Fiume. Le danger des ports Dalmates n'existe pas encore. Mais lorsque le système des voies ferrées sera orienté, non seulement nord-sud, mais bien aussi est-ouest, lorsque les ports Dalmates pourront, après un immense labeur, communiquer avec les pays Balkaniques, la concurrence la plus âpre pourra succéder à la tranquillité d'un monopole de fait.

Les Italiens ont donc, sinon des arguments économiques pour désirer être les seuls maitres dans l'Adriatique, du moins de nombreuses raisons économiques. Au point de vue strictement national, si l'on considère que grâce au courant commercial Italo-Allemand, une très grande prospérité serait donnée pour un temps illimité à l'Italie, on ne saurait blâmer le parti irredentiste des efforts qu'il prodigue. Mais l'intérêt d'une pareille situation économique subsistera-t-il? La prospérité des jours très prochains ne serait-elle pas payée trop cher par une dé- pendance économique fatale, peut être même par un avenir fertile en nouvelles luttes.

Le parti nationaliste dont nous venons d'énumérer les arguments a pour lui la grande majorité du peuple italien. Mais il existe en Italie un parti dont l'importance n'est pas négligeable et qui désire sincèrement l'entente la plus parfaite avec les Yougo-Slaves, estimant qu'à la fausse gloire d'annexer des pays d'une race très différente de la race latine, il faut préférer acquérir des titres d'amitié chez un peuple qui sera fort et demain offrira à l'Italie plus d'avantages économiques, plus de prospérité que ne peuvent lui en offrir les vieilles nations au

prix d'injustices dangereuses, en échange de compromis indignes. Ce parti croit voir l'intérêt véritable de son pays et s'il s'inspire des principes de la vérité et de la justice, son patriotisme, n'en est pas moins ardent et particulièrement éclairé.

Avant d'entendre ces voix italiennes d'aujourd'hui qui réclament une conciliation, et même parfois une alliance, il est intéressant de savoir quelle conception de la politique future de l'Italie, de ses aspirations à venir, était celle d'hommes tels que Cavour, Mazzini, etc.

§ II. — Voix italiennes d'autrefois
Voix italiennes dissidentes

Lorsqu'il s'agit de l'Italie et de ses aspirations, on ne peut mieux s'adresser qu'au comte de Cavour, à celui qui fit de terres opprimées et sans vie un pays florissant et puissant. Dans une lettre il écrivait : " Il faut éviter toute expression de laquelle puisse résulter que le nouveau royaume italien aspire à conquérir, non seulement la Vénitie, mais aussi Trieste avec l'Istrie et la Dalmatie. Je n'ignore pas que dans les villes qui longent la côte, il y a des centres de population italienne de race et d'aspirations. Mais dans les campagnes les habitants sont tous de race Slave, et on provoquerait gratuitement l'inimitié des Croates. Serbes et Magyars que de démontrer que nous voulons soustraire à une partie aussi vaste de l'Europe centrale, tout débouché sur la Méditerrannée. " (Cité dans *Italia e Yugoslavia*. Voir bibliographie.)

Vincenzo Salvagnoli raconte que Cavour désirait pour l'Italie la côte de la Dalmatie. La phrase qui précède

semble lui donner le démenti le plus imparable. Cavour a d'ailleurs affirmé, à plusieurs reprises devant la chambre, son désir de faire respecter pour les autres peuples le principe des nationalités, dont il s'était fait le champion.

Dans " *l'Ensegnamento de Cavour*" Monsieur Francesco Ruffini écrit que le grand patriote italien prononça à la Chambre les paroles suivantes : " Telle est notre conviction. Messieurs, que si l'on venait nous proposer les pactes les plus avantageux au prix de la plus petite violation du principe des nationalités, nous les repousserions sans hésiter. "

Plus intéressante encore, sera l'opinion de Mazzini, le symbole du patriotisme italien, le fondateur de la " *Jeune Italie* " Mazzini n'a personne à ménager lorsqu'il trace son programme. Il peut de tout un patriotisme exaspéré, de tout son enthousiasme italien, demander le plus pour avoir le moins, ne donner à ses aspirations aucune limite, puisque aucune situation politique ne l'oblige encore à ces ménagements qui donnent un ton plus calme aux déclarations sincères mais désireuses de succès.

En 1871, Mazzini écrit : L'Istrie est à nous. Mais de Fiume le long de la rive de l'Adriatique, descend une zone sur laquelle, à travers les restes de nos colonies, prédomine l'élément Slave. " Il voit une politique saine et sûre dans une alliance Italo-Slave. C'est ce qu'il exprime, en disant : " Une confédération Danubienne substituée à l'Empire Turc en Europe. Constantinople, ville libre, centre de la seconde confédération ; alliance entre les deux confédérations; voilà l'avenir. " Parlant des nations qui doivent former ces confédérations, il dit : " Leur liberté s'identifie avec celle de l'Italie. " Rappelons surtout cette phrase de Mazzini :

" L'Istrie est nôtre, nécessaire à l'Italie, comme sont nécessaires les ports de la Dalmatie aux Slaves méridionaux. " Voilà tracée, en quelques mots, la solution la meilleure pour les Italiens et les Slaves. Mazzini dit encore : " Que notre guerre soit la guerre des nations, d'un principe. Ecrivez sur notre drapeau, les paroles saintes : Pour nous et pour vous. "

Bohèmes, Serbes, Romains, Slaves méridionaux, toutes les populations situées entre l'Empire Autrichien et l'Empire Turc, doivent selon le grand patriote italien, combattre avec l'Italie. En 1866, il s'écrie :

" Montrez aux Slaves méridionaux Carlopague, Zara, Cattaro, Dulcigne, et dites-leur, en vous emparant de ces ports, que vous les gardez, pour les leur remettre le jour de leur insurrection. " (Cité par Chisleri dans *Italia e Yugoslavia*. Voir bibliographie). La création de la Yougo-Slavie est en quelque sorte la réalisation de la thèse de Mazzini.

Pacifico Valussi, un des collaborateurs de " *Favilla* " éditée à Trieste, par Francesco dall' Ongero est par sa naissance et par sa situation très apte à donner de la question Dalmate une conception intéressante. Dans un opuscule, édité en 1871, il dit : " La Dalmatie, pendant que ses intérêts maritimes la feraient italienne, par son continent est slave. " Et il développe une thèse admettant une Dalmatie slave, mais avec des concessions importantes aux aspirations italiennes. " L'Italie aurait pu et dû soulever la Dalmatie et faire la guerre à l'Autriche, mais il aurait été contre le principe de la justice et de la nationalité que l'Italie proclamât et dont elle voulût l'application pour elle et les autres peuples, de chercher à se l'incorporer. " (Cité dans *Italia e Yugoslavia*. Voir bibliographie.) « D'autre part les Croates, les

Serbes et les autres Slaves, qui par leur position ont raison de prétendre à des débouchés dans l'Adriatique, à des ports pour leur commerce, demanderaient plus que raison, s'ils voulaient slaviser les Italiens de la Dalmatie, de l'Istrie et du littoral italien illyrique." (*II Precursore*, p. 11.)

Cattaneo, dalmate lui aussi, autre champion de l'italianité en Dalmatie, déclare : " Le noyau alpin de l'Istrie, en poussant vers le sud les monts de la Caldera, se continue vers le nord-ouest jusqu'à Duino, et forme ainsi la porte orientale de notre péninsule. Au delà, la Slavie, au delà Fiume ; en deça l'Italie, en deça Trieste. (Cité par Giuseppe Prezzolini dans : *La Dalmatie*. Voir bibliographie.) Pacifico Valussi, Cattaneo tous deux fervents admirateurs de l'Italie qui invinciblement les attirait, ont recherché la vérité et l'exposé qu'ils font des revendications italiennes est des plus modéré. Mais il est un érudit, italien de culture, dalmate de naissance, que les Italiens proclament souvent le partisan le plus convaincu de la Dalmatie italienne. C'est Niccolo Tommaseo. A moins de se méprendre sur le sens de ses paroles, on ne voit pas trop comment Tommaseo peut servir la cause des Italiens nationalistes.

Dans " *Il serio nel faceto* " (La questione Dalmata) Tommaseo dit : " Je ne crois pas que la Dalmatie puisse être un prolongement de l'Italie, parce que, s'il fut toujours difficile de gouverner des hommes parlant une langue autre que la sienne, maintenant il serait impossible, même s'ils le voulaient, d'instituer, je ne dis pas égalité matérielle, mais équité civile. "

Tommaseo, du reste, ne croit guère à la possibilité d'une union entre la Croatie et la Dalmatie, mais en même temps il affirme le caractère Slave de cette pro-

vince. " Si la civilisation italienne ou toute autre pouvait nuire à celle de mon pays, je la rejetterai plus que ne le font les Croates ; je l'ai déjà dit avant eux et je répète que les Croates ne me parraissent pas assez Slaves ; et quand ils deviendraient vraiment slaves, je serais le premier à conseiller aux Dalmates de s'associer avec eux. " (*La questione dalmatica riguardata nei suoi nuovi aspetti*, p. 35, *Zara*.)

Tommaseo considère que l'histoire de la Dalmatie est l'histoire de la conciliation entre l'Italie et la Slavie. Mais s'il souhaite des liens de plus en plus étroits entre la Dalmatie et l'Italie, il désire surtout que la libération de la Dalmatie se fasse par la Serbie. Il accepte avec enthousiasme la culture italienne, mais il la rejetterait si elle pouvait nuire au maintien des traditions slaves. En 1860, il écrit dans : " *Il serio nel faceto* " page 285. " Avec la sincérité qui est propre à ma race, je dirai que quant à moi, je ne crois pas que la Dalmatie puisse désormais faire suite à l'Italie. " Et surtout : " Les Italiens méprisent les Slaves ; mais les peuples méprisés ont les clefs du monde futur. "

b) *Voix italiennes dissidentes*. — Quelques Italiens n'ont point voulu suivre la politique de la société " Pro Dalmazia Italiana " Tels sont : Giuseppe Prezzolini, Ziliotto, champion de l'Italianité dalmate, Gaetano Salvemini. Ecoutons-les.

Dans son livre. *La Dalmazia* (édité en 1917) fait avec le plus grand désir de vérité, Giuseppe Prezzolini, refusant toute valeur d'argument au fait que dans certaines villes de la côte dalmate on parle l'italien, déclare : " Les classes supérieures du Piémont ont parlé le français jusqu'au dernier siècle ; Alfieri, Cavour ont dû apprendre l'italien, mais ce ne serait pour personne

d'entre nous un argument pour démontrer que le Piémont est une province française. " Cette opinion trouve sa justification dans le fait qu'un journal panslaviste : l'*Avenir* (édité en Dalmatie) était rédigé en italien. En Alsace-Lorraine on pourrait faire une constatation analogue, puisque des journaux, très francophiles, étaient écrits en allemand. (Prezzolini.) Prezzolini défend la thèse Yougo-Slave, presque en son entier, parce qu'il croit sincèrement que de son succès dépend l'avenir de l'Italie: « Les Serbes seront nos ennemis de demain, dit-on. Ce n'est pas mon avis, mais c'est une théorie. Mais ce qui est irréalisable c'est d'occuper la Dalmatie et de conserver en même temps l'amitié des Yougo-Slaves. " " Notre occupation de la Dalmatie nous jetterait, encore une fois, dans les bras de l'Allemagne, dans un état de dépendance économique et politique, ou elles créerait une alliance entre Allemands et Yougo-Slaves. " " La Serbie a d'anciennes et profondes sympathies pour nous. Nous ignorons la Serbie ; ce n'est pas la Serbie qui nous ignore. " Prezzolini, comparant la méthode employée pour certains Italiens pour la question de Lybie à celle employée pour la question de la Dalmatie, dit : " On arriva à convaincre le peuple italien de la bonté de cette entreprise, et cela grâce à une foule de documents faux, de fantaisies, de rapports consulaires falsifiés, de correspondances mensongères... Or, et non seulement d'une manière vague, mais presque dans certains détails précis, il nous semble que la méthode avec laquelle est présentée aujourd'hui au peuple italien la question de la Dalmatie, ressemble d'une façon dangereuse à la méthode employée pour lui présenter la question lybienne. " Ceci est assez dur. Les paroles qui suivent achèvent d'exprimer toute la pensée de

Prezzolini : " L'occupation de la Dalmatie est un acte d'impérialisme et ne peut pas être la conséquence de la guerre nationale. " " Le jour où les Italiens démériteraient du nom d'Italie, ce serait pour moi un devoir d'italianité que de m'insurger contre eux. " Le patriotisme de Prezzolini ne peut être discuté, et le courage avec lequel il défend une cause qu'il croit juste, dans un pays qui est le sien et où presque tout le monde se dresse contre lui, est digne de la plus grande admiration.

Le dalmate Ziliotto, qui est, dit-on, le champion moderne de l'Italianité dalmate déclarait, en 1906, à la Diète de Zara : « Nous, séparés de l'Italie pour toute l'Adriatique, nous, quelques milliers d'hommes épars, sans continuité de territoire, parmi un peuple non de centaines de milliers mais de millions de Slaves, comment pourrions-nous penser à une union avec l'Italie ?» (Cité dans : « *La Dalmatie* » par Giuseppe Prezzolini. Voir bibliographie.)

Monsieur Gaetano Salvemini, directeur de l'*Unita*, professeur au Royal Institut des études supérieures à Florence, au cours de deux articles parus dans l'*Unita*, l'un en 1916 et l'autre en 1917, dit : « Les nationalistes italiens et slaves ont exaspéré l'opinion alors qu'une entente aurait été utile. » Les neutralistes germanophiles italiens favorisent, du mieux qu'ils peuvent, la campagne italienne. Salvemini est d'avis que l'union de la Serbie, de la Croatie et de la Slovenie, serait favorable à l'Italie : Ainsi se constituerait un bloc barrant l'accès de l'Adriatique aux Autrichiens. Il considère, en outre, que la politique suivie aussi bien par la Yougo-Slavie que par l'Italie, par son désir de solutions immédiates et trop favorables, est néfaste pour les intérêts des

deux pays en même temps et qu'un accord, dont les clauses seraient discutées avec calme et modération, seul pourrait donner la paix aux deux nations...

Pour terminer ce chapitre nous reproduirons simplement une phrase tirée d'un article paru, le 21 mai 1915, dans l'*Unita* (journal édité à Florence.) (Cité par Dolmaticus dans : *La question de la Dalmatie*. Voir bibliographie.)

« Les ambitions sur la Dalmatie sont le résultat le plus caractéristique de la profonde intoxication produite sur l'esprit italien par l'impérialisme allemand. La conquête de la Dalmatie serait une vendetta décisive que l'Allemagne pangermaniste accomplirait avec plaisir contre nous, à l'heure même où elle nous verrait partir en guerre contre elle. »

Puisque nous approchons de la conclusion nécessaire à cette étude, disons que cette phrase projette une clarté singulièrement lumineuse sur la politique d'un parti qui, triomphant en Italie avant la guerre, anéanti par celle-ci, renaît de ses cendres et reprend ce même travail qui fut autrefois si néfaste pour la dignité et l'honneur de l'Italie.

§ III. — La Thèse Yougo-Slave

La thèse Youge-Slave s'inspire surtout du principe des nationalités.

Le principe de nationalités fournit à ceux qu'il favorise l'argument théorique le plus fort, nous dirons même l'argument qui annihile tous les autres. Les Yougo-Slaves l'ont invoqué avec une confiance qui doit impressionner même ceux qui ignorent le plus la question.

Point de phrases à tirades interminables ; de rares évocations d'un passé glorieux et douloureux, mais des faits, des chiffres.

Pour juger de questions de dignité nationale, d'équité, il n'est point besoin de complaintes ou de légendes : la vérité suffit, sèche, intransigeante.

a) *Arguments historiques.* — Niccolo Tommaseo, le grand patriote dalmate, nous dit que bien avant Héraclius, c'est-à-dire bien avant le VII[e] siècle, les Slaves étaient établis en Dalmatie. Il n'y a pas eu invasion mais seulement pénétration. Du reste les invasions de cette époque ont trouvé leur justification avec le triomphe persistant, puis définitif des envahisseurs. Les Francs furent des envahisseurs de la même époque ou à peu près.

Les Yougo-Slaves déclarent : que la Dalmatie, entièrement slave, n'eut jamais à se louer de Venise et que la popularité de celle-ci fut toujours très relative. Les Dalmates préféraient les Vénitiens aux Turcs, parce qu'ils étaient catholiques.

Venise laissa toujours la Dalmatie dans la plus grande pauvreté, on peut dire même qu'elle trouvait utile la misère des Dalmates. Pour empêcher le développement de l'industrie de la soie, le gouvernement de la République fit arracher les muriers de la terre dalmate. Cattalinich dans sa « *Storia della Dalmazia* » (1834, vol. III, p. 173) dit « n'importe quel gouvernement aurait eu à laisser la Dalmatie dans la pauvreté pour lui conserver sa valeur guerrière. » L'argument n'est pas digne de discussion ; constatons seulement que la misère dalmate était un fait indéniable à l'époque de la domination vénitienne. La popularité de Venise, d'ailleurs,

n'était une réalité que chez les habitants des villes et encore surtout parmi les commerçants et les nobles enrichis. Le paysan : le Morloque haïssait l'Italien. Cette haine du paysan pour l'Italien riche et très souvent noble, se traduisit, en 1797, par une révolte. La République à Venise n'était plus, et par un paradoxe assez explicable d'ailleurs, les nobles et les bourgeois soutenaient le régime démocratique institué à la place de la République. Les paysans emprisonnèrent les démocrates, Sebenico fut pillée. Les « Morlaques » voulaient brûler les archives, faire disparaître tous les titres de propriété. La situation fut si grave que l'élément italien demanda protection à l'Autriche. Et lorsque le général Rukavina vint rétablir l'ordre et prendre possession du pays, il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie. Les Dalmates s'étonnèrent d'entendre l'infanterie croate, qui était sous les ordres du général, parler la même langue qu'eux.

Les Vénitiens appelaient la Dalmatie « Slovénie » et ses habitants « slaves. » Et au fur et à mesure des guerres avec les Turcs, les peuples slaves, qui fuyaient l'oppression ottomane, venaient repeupler la Dalmatie. Les combats étaient durs, la vie était pénible sur la terre dalmate et Venise voyait avec plaisir son réservoir précieux d'hommes à arrêter les Turcs, se remplir tous les jours et conserver le même niveau malgré des pertes inconcevables.

A Venise on ne trouve aux archives de l'Etat aucune indication de colons Italiens. Qui aurait eu intérêt de la douce terre d'Italie à émigrer vers la Dalmatie, si ce n'est le commerçant toujours avide de débouchés nouveaux ? Le régime vénitien était fertile en exactions de tous genres. Le pays n'était pas administré, mais seule-

ment exploité comme une vulgaire mine ; pour le gouvernement de la République ce n'était qu'un rempart opposé victorieusement aux Turcs et une terre où il fallait supprimer toute concurrence. Toute autre considération n'avait pour lui aucune valeur. Aussi les provéditeurs, gouverneurs vénitiens, dont le rôle était d'édicter des règlements, les syndics inquisiteurs qui étaient chargés d'inspecter, se livraient, la plupart du temps avec la complicité des comtes des cités, à des détournements très fructueux. La police vénitienne avait organisé un système d'espionnage extraordinaire, qui atteignit son apogée dans la deuxième moitié du XVIII[e] siècle.

Les Vénitiens croyaient voir déjà un danger très grand chez les Slaves, et détruisaient tous les documents évoquant la gloire et l'héroïsme Slave. La République se méfiait des soldats dalmates dont elle n'appréciait le courage que dans les circonstances graves. Elle préférait payer des mercenaires italiens, moins bons soldats mais naturellement plus calmes. Un ordre du Conseil des Dix, à la date du 22 mars 1458, fait défense de recevoir dans le service vénitien les hommes nés à Zara ou issus d'une mère slave, ou même ceux qui auraient des parents à Zara.

Le commerce était d'un très médiocre profit en Dalmatie. Venise ne faisait rien pour le favoriser mais tout au contraire pour le limiter. Aucune facilité n'était donnée aux marchés. Un droit de péage n'était-il pas exigé pour pouvoir passé d'une commune dans l'autre ?

Les Yougo-Slaves, invoquant les exactions, la mauvaise administration, l'hostilité même de la République en Dalmatie, considèrent que l'oppression que les Dalmates ont subie pendant des siècles ne saurait consti-

tuer un droit historique, et qu'au contraire les révoltes continuelles des villes de Dalmatie, l'attachement des Dalmates à leurs coutumes alors qu'ils ont très souvent adopté la culture italienne, constituent un argument en faveur de leur cause.

Vers la fin du XIX[e] siècle, deux partis se combattaient en Dalmatie : le parti autonome dont les éléments étaient au pouvoir, en vertu des constitutions de 1860 et de 1861, et le parti national partisan de l'union de la Dalmatie à la Croatie et à l'Esclavonie.

La thèse italienne représente la politique dalmate comme un artifice des Autrichiens pour étouffer l'irredentisme italien. Mais il faut dire que le parti autonome était protégé par l'Autriche, alors que les membres du parti national, surveillés de la façon la plus étroite, étaient considérés comme les ennemis les plus dangereux de la domination autrichienne.

Longtemps les Croates ne crurent point à la possibilité d'une Yougo-Slavie, tellement l'histoire leur avait donné de motifs de désespérer ; ils n'entrevoyaient de solution que par la protection, la domination des Hasbourgs. Les Serbes, au contraire, comptaient sur des jours plus heureux et faisaient déjà le rêve d'une grande nation. En 1895, une scission se produisit entre les deux partis. Mais la séparation fut de courte durée et Agram vit se réformer le bloc slave. L'unité serbo-croate dans la lutte pour une Yougo-Slavie à venir, fut consacrée à Zara.

Les Yougo-Slaves s'insurgent contre l'idée que tous les mouvements slaves ont été fomentés par l'Autriche. Cette idée lancée par la société « Pro Dalmazia italiana » trouve sa récusation dans de nombreux faits parmi lesquels nous citerons les suivants : Le 20 novembre

1912, l'Autriche dissout les conseils municipaux de Spalato et Sebenico qui avaient favorisé l'enthousiasme de la foule à la nouvelle des victoires serbes. Le 24 novembre 1912, les députés de la Nation au conseil d'Empire et à la Diète Dalmate, tous les représentants des communes, tous les chefs des partis, tous les chefs des partis nationaux expriment leur admiration aux alliés balkaniques. Et au début de la guerre actuelle, qui constitue par ses causes la preuve la plus éclatante de l'antislavisme de l'Autriche, les capitaines de vaisseau Hadzic et Serzentic sont fusillés à Castel Nuono di Cattaro. Ils tombent en criant : « Vive la Serbie. »

Après de tels faits, comment douter de la survivance du sentiment de la race, du désir de réunir les membres épars d'une patrie, dont l'esprit est si vivace, qu'il a résisté à des siècles d'oppression et de souffrances indicibles ?

Par de nombreux points les Dalmates se rapprochent des Serbes. Entre les littératures serbes et croates aucune différence n'existe, si ce n'est dans l'alphabet. Les Serbes se servent de lettres cyrilliques, les Croates de caractères latins. La littérature slovène diffère légèrement des deux précédentes, quant au dialecte. Les Dalmates ont une histoire qui touche de bien près à celle des Serbes par la lutte contre les Turcs, et leurs intérêts sont aujourd'hui les mêmes.

Tels sont les arguments historiques employés par les Yougo-Slaves. Ils consistent surtout à démontrer la légitimité de l'occupation du territoire de la Dalmatie par les Slaves, la continuité de cette occupation, la survivance du sentiment national slave, le succès du culte de l'épopée de Kossovo, le caractère hostile ou indifférent de la domination vénitienne, et en conséquence l'inexis-

tence pour les Italiens d'un droit quelconque sur un pays auquel ils n'ont donné aucun des avantages d'une civilisation et d'une prospérité dont ils sont, à juste titre d'ailleurs, très fiers.

b) *Arguments stratégiques.* — Lorsque les Serbes reculaient, sans vivres et sans armes, devant les forces supérieures des Allemands et des Bulgares réunis, la mer était pour eux le but suprême, la délivrance certaine. Ces deux mots : « la mer » ranimaient les courages les plus défaillants et pas un instant le soldat serbe n'a repris sa confiance à la mer. Celle-ci fut, en effet, un refuge soit qu'elle leur ait offert l'asile sûr de ses vaisseaux, soit qu'elle leur ait donné l'asile le plus inviolable, celui d'un tombeau immense, alors que le typhus emportait chaque jour des milliers de soldats.

Une nation qui n'a pas un rivage maritime, à l'horizon de laquelle ne luit pas la masse secourable d'une mer, ne peut pas se permettre la résistance à outrance. Et pour le peuple Serbe, être obligé d'avouer sa défaite est d'une ironie détestable, puisqu'il n'est pas de peuple destiné à des luttes plus fréquentes et il n'en est pas auquel la soumission soit plus pénible.

La situation économique a son importance, la plus grande peut-être, dans une guerre. On conçoit mal, et l'histoire des dernières années l'a prouvé, une nation entourée d'ennemis, bloquée, réduite à vivre de ses propres ressources, même si les plus grandes victoires exaltent le cœur de son peuple. Il arrivera un moment où le plus misérable légume aura plus de prestige que l'annonce d'un succès éclatant.

La côte de Dalmatie est indispensable à la Yougo-Slavie au point de vue stratégique et du même coup les

îles qui la surveillent lui deviennent nécessaires d'une façon absolue. La mer, débouché de troupes en retraites, porte d'accès pour les produits étrangers, devient inutile si les îles sont autant de forts qui interdisent à la terre de confier ses hommes à la mer, à la mer d'envoyer ses vaisseaux à la terre.

La Dalmatie est une porte robuste donnant accès de l'Occident à l'Orient. Dalmaticus dans « la question de Dalmatie (1918) dit : « Les Romains, à l'époque des guerres puniques, attaquèrent la Dalmatie pour frapper la Macédoine, alliée d'Annibal; c'est pour cela que Napoléon quand il eut en mains la Dalmatie la considéra comme une porte ouverte sur l'Orient. »

Est-il bon, au point de vue stratégique, qu'un pays occidental, par excellence, possède la clef de l'Orient en détenant des pays qui, selon le principe des nationalités, ne lui appartiennent pas? L'utilisation d'un état tampon entre l'Orient et l'Occident dans une région où le moindre choc se répercute dans toutes les nations d'Europe, est indéniable. Dans ce coin de la terre, il faut diminuer le nombre des causes de conflit, laisser à chacun ce qui strictement lui revient. Nous n'avons point besoin de tenter de nouvelles expériences. Si la sagesse venait vraiment de l'expérience, il n'y aurait plus de guerre. Et il est inutile de prouver que celle qui vient de finir ne sera pas la dernière.

c) *Arguments économiques.* — Du Danube vers l'Adriatique part un grand courant commercial qui, par son existence même, relie la côte de l'Adriatique à l'arrière pays. Mais bien que Trieste expédie tous les jours de grosses quantités de bois vers l'Italie, que Raguse et Spalato envoient beaucoup de bétail aux ports

italiens, ce courant commercial est loin d'avoir l'ampleur qu'il pourrait avoir.

La Dalmatie est le débouché naturel de la Bosnie-Herzégovine, la transition entre les pays alpins et les pays danubiens. C'est un pays surtout agricole. Le seigle, l'orge et le froment sont ses principales productions et proportionnellement au nombre de ses habitants, la Dalmatie est une des toutes premières nations productrices de froment. Les bêtes à cornes, les chevaux, les moutons, les chèvres, etc. du pays dalmate vont, en très grande partie, en Italie.

Les ressources industrielles ne sont pas négligeables dans la Dalmatie qui est un pays favorisé pour la houille. On y trouve de la marne d'excellente qualité, qui permet la fabrication d'un ciment trés apprécié, du marbre, de la cryolite (extraction de l'aluminum). Les eaux minérales de Dalmatie sont célèbres, et Spalato possède de remarquables bains sulfureux. L'industrie Dalmate est encore celle des broderies et des dentelles, des conserves, des liqueurs (marasquin), de l'esprit de vin, du muscat, des bois en douves et en planches, de l'engrais artificiel (à Sebenico et Spalato.)

Mais la Dalmatie, malgré ces ressources appréciables, n'atteindra jamais une grande prospérité matérielle si le régime des voies de communication est tel qu'il sépare complètement la région de la côte de celle de l'intérieur, pour la relier uniquement aux pays allemands.

Ce qui a pu faire dire que la Dalmatie ou plutôt la côte était économiquement tournée vers l'Adriatique sans souci de l'arrière pays, c'est que le système des voies ferrées est longitudinal. Tout a été fait pour éviter les relations de la Yougo-Slavie avec la côte. Les ports Dalmates qui devraient tous desservir, bien plus qu'ils

ne le font, le pays qui est derrière eux, sont forcés par un réseau de voies ferrées orienté Nord Sud, de desservir les pays allemands. Là encore la politique autrichienne se manifeste d'une façon évidente. On est frappé, en consultant la carte de la Dalmatie, de la rareté des voies ferrées transversales. La Bosnie, la Croatie sont isolées de la Dalmatie. Le résultat est que la plupart des ports dalmates végètent ; placés sous la domination d'un pays dont l'intérêt était politiquement et économiquement de les isoler, aucun progrès ne leur était permis. A l'Autriche allemande il suffisait de deux ports pour desservir son commerce dans l'Adriatique : Fiume et Trieste. Les Les autres ports étaient des débouchés accessoires dont la prospérité n'était pas désirable; ainsi la situation des ports dalmates était unique en Europe : ils travaillaient surtout pour des pays qui n'auraient dû leur être rattachés ni politiquement ni économiquement. Sebenico, Spalato, Gravosa ne peuvent, sous aucun rapport, se comparer à Fiume, dont la prospérité et l'aménagement sont très supérieurs. Cependant, lorsque le port de Spalato sera réuni à la Bosnie, il deviendra le grand débouché des pays danubiens. Mais un travail immense est à faire.

Détachés de l'arrière pays les ports Dalmates n'ont qu'une valeur médiocre et la Dalmatie, sans ses ports, serait vouée à la plus extrême pauvreté. Et ceci est encore plus vrai que cela. Car en admettant l'attribution de la Dalmatie à l'Italie, en admettant que les pays balkaniques condescendraient à entrer en relations commerciales avec les ports dalmates devenus italiens, la Dalmatie serait incapable de vivre. Ses produits ne serait plus protégés contre ceux de l'Italie et seraient immédiatement dépréciés. Le vin, l'huile qu'elle produi-

rait n'auraient plus de valeur, concurrencés par ceux des commerçants italiens avides de débouchés. Et les produits de première nécessité que les Dalmates seraient forcés d'acheter a l'Italie, atteindraient un prix élevé. Les deux résultats sont d'ailleurs solidaires l'un de l'autre, dépréciation des produits du pays, renchérissement des produits étrangers.

Du reste avec la Dalmatie, l'Italie orienterait immédiatement son commerce vers l'Allemagne, ou plutôt appellerait le commerce allemand à elle.

Quant à la Yougo-Slavie, du même coup, amputée d'un de ses membres les plus vigoureux, elle laisserait isolés les ports de l'Adriatique, peut-être malgré elle d'ailleurs. Les commerçants italiens n'auraient besoin que de Trieste et de Fiume, débouchés suffisants pour attirer les produits allemands vers l'Adriatique. Les autres ports pourraient végéter, il serait même prudent de ne leur accorder qu'une prospérité infime.

Si, au contraire, un accord intervenait entre la Yougo-Slavie et l'Italie, établissant l'entente la plus parfaite, il serait possible de créer pour la Dalmatie, grâce à une réglementation sage et avisée, une situation économique favorable, et pour les deux pays d'inaugurer une prospérité si grande qu'aucune autre combinaison ne pourrait la produire.

Aperçu d'ensemble

La brièveté de cette étude permet de se rappeler les premiers arguments de la thèse italienne alors que l'on achève la lecture des derniers motifs invoqués par les Yougo-Slaves. Mais il est intéressant de les rapprocher

davantage les uns des autres et de démontrer qu'une solution, théorique du moins, se dresse claire, incontestable.

Le principe des nationalités est nettement favorable aux Yougo-Slaves. Il n'est point besoin de discuter indéfiniment. Quelques chiffres suffisent pour établir la vérité : La Dalmatie est Slave.

A Zara, il existe cependant un groupe italien qui mérite quelque considération et peut être requiert un régime différent de celui des autres villes de la côte; mais outre qu'il est normal de trouver un groupe compact de commerçants étrangers au sein d'une ville très commerçante, serait-il juste d'imposer à tous ceux qui entourent immédiatement la ville, vivent dans son ombre, la nationalité de ceux qui ont occupé les plus beaux quartiers de la ville parce que plus riches, et qui font fi des faubourgs où par une lutte commerciale victorieuse, ils ont relégué les anciens détenteurs du pays tout entier ?

Aussi à notre sens, si l'on peut concevoir pour Zara un système administratif spécial, tenant compte dans la plus large mesure de l'élément italien, il n'en est pas moins juste que cette ville fasse partie de la Yougo-Slavie. On ne peut pas enlever aux Slaves le droit à la lutte économique, le droit de chasser pacifiquement et peu à peu par le travail et par une grande prospérité économique ceux auxquels la force avait donné une situation privilégiée.

En dehors de Zara, la question des nationalités posée, est immédiatement résolue en faveur des Slaves. Le nombre des Italiens est relativement minime. Et Marseille a sûrement, même proportionnellement au nombre de ses habitants, beaucoup plus d'Italiens que la plupart de villes Dalmates.

Au point de vue historique, la thèse italienne s'appuie sur l'occupation Vénitienne pour motiver ses aspirations en Dalmatie. Mais le seul fait d'occuper un pays ne peut constituer un droit. Ce qui donne un argument, c'est la prospérité donnée par un pays riche à un pays pauvre, l'aide désintéressée d'une nation opulente à une nation misérable, les secours d'une civilisation avancée à une civilisation rudimentaire. Dans le cas de l'occupation vénitienne on ne trouve point le désir d'aider, de secourir. La Dalmatie n'a été pour la République qu'un réservoir d'hommes, une barrière contre les Turcs. Monsieur Rambaldi, dans un chapitre intitulé : « *Au nom de St-Marc* » a dit : La pauvreté était grande dans la Dalmatie italienne ; elle était même, à de certains moments, plus douloureuse qu'on ne saurait se l'imaginer. » (Cité par Dalmaticus : *La question de la Dalmatie*. Genève 1918.)

Les Dalmates, comme nous l'avons dit, ne luttaient aux côtés des Vénitiens, que comme catholiques. Lorsque les Italiens posent au principe que l'Italie doit dominer les Slaves, même si ceux-ci sont en très grande majorité, il est permis de se demander, malgré tout, pourquoi ils admettent, sans discuter, que leur civilisation est de beaucoup supérieure à celle des Serbes. Même si ce fait est reconnu, il peut exister chez un peuple à civilisation supérieure des défauts tels qu'ils puissent être plus contraires à la paix du monde que la barbarie la plus basse.

Stratégiquement, il n'est pas bon qu'un pays qui fut toujours entièrement occidental reçoive tout d'un coup la clef de l'Orient. Au point de vue Français surtout, est-il bon qu'un pays où le parti allemand fut si souvent le maître et où il renaît avec une extrême vigueur,

possède un gradin commode pour l'accès des pays balkaniques, et la maîtrise absolue de l'Adriatique? Donner la Dalmatie à l'Italie, c'est germaniser l'Adriatique. Par contre, la donner ou plutôt la remettre aux Serbes, ou plus exactement aux Yougo-Slaves n'offre pour nous aucun désavantage stratégique : car si la mer est indispensable aux Slaves méridionnaux, si elle leur apporte une grande prospérité, la Dalmatie ne peut être pour eux qu'une porte de sortie : elle serait pour les Italiens une porte d'accès.

Si les pays Dalmates appartenaient à l'Italie, la germanisation de la côte Orientale de l'Adriatique ne serait pas qu'une possibilité ; elle serait économiquement une réalité, dans le plus bref délai. Deux courants commerciaux s'offrent à l'Italie : un premier par Fiume et Trieste vers l'Allemagne; un second, en cas de bonne entente avec la Yougo-Slavie, vers les pays balkaniques. Le premier ferait la prospérité de Fiume et de Trieste, uniquement. Les autres ports ne seraient que des débouchés de deuxième main, des relais plus ou moins commodes. De ce courant commercial, l'Italie retirerait au début des avantages immenses. Mais par la suite l'Allemagne l'absorberait, l'annihilerait au point d'en faire uniquement une succursale ; les Italiens se verraient peu à peu éliminer de leur propre marché.

Le deuxième courant commercial, dans une atmosphère de paix complète avec la Yougo-Slavie, donnerait à l'Italie, par la vertu d'accords qui ne devraient négliger aucun détail, un commerce dont la prospérité serait moins rapide, mais qui serait aussi moins factice, plus durable. Lorsque Gino Borgatta (*Italia e Jugoslavia*, voir Bibliographie), déclare que : « Même avec Fiume et Trieste, l'Italie n'améliorerait pas son com-

merce dans l'Adriatique si elle ne possédait pas la Dalmatie » (il fait d'ailleurs suivre cette assertion de la considération du droit indéniable des Yougo-Slaves), il veut dire que les ports de la Dalmatie doivent être ouvert aux Italiens, mais pacifiquement, en vertu d'accords, pour obtenir des débouchés dans les Balkans. Il envisage donc le courant commercial est-ouest, celui qui est, et sera surtout, lorsque de nombreuses voies de communications transversales sillonneront la Yougo-Slavie.

Les Italiens prétendent que la plupart des industries dalmates sont alimentées par des capitaux italiens et que c'est là un argument décisif pour l'occupation de la Dalmatie. Ceci est sans valeur aucune, car les capitaux anglais, français, allemands, etc., ont trouvé des champs d'opérations qui leur étaient respectivement favorables. A-t-on songé, chez nous du moins, à en tirer argument ? Si un pays peut réaliser un placement avantageux en confiant ses capitaux à un pays étranger, à une entreprise dont le siège n'est pas sur son propre territoire, l'histoire, les mœurs, les habitants d'un nouveau pays lui appartiennent-ils ? Les Italiens peuvent se réjouir d'une situation qui leur donne des avantages incontestables sur les Yougo-Slaves, mais ils ne peuvent s'en prévaloir pour une question nationale. On peut acheter les produits d'un pays, on ne peut en acheter l'histoire.

En ne considérant enfin que l'intérêt dalmate, si la Dalmatie devient italienne, ses produits seront dépréciés dès qu'ils seront en concurrence avec les produits italiens. Et n'ayant rien à donner en échange des produits de première nécessité, dont elle aura besoin, la Dalmatie retrouvera la pauvreté indescriptible d'autrefois, deviendra seulement une position stratégique, un rempart de plus pour les Italiens.

Mais alors le danger ne serait pas imaginaire car il y aurait des deux côtés de ce rempart des Slaves désireux de justice.

Du reste, il semble bien que les arguments invoqués par les Italiens ont été cherchés et trouvés depuis peu : lorsque l'Allemagne et l'Autriche proposèrent à l'Italie de s'orienter vers l'Albanie, cette proposition fut accueillie sans enthousiasme et M. Sonnino, ministre à ce moment-là répondit : « Que l'Italie n'avait aucun désir d'être prise forcément dans l'engrenage des questions internes des Balkans et de se trouver inévitablement et d'une manière durable en conflit avec la Serbie et la Bulgarie », document 11-12 du livre Vert (cité par Dalmaticus dans la question de Dalmatie, *in fine*).

Ces sages paroles ont été emportées par les succès d'une longue guerre et l'Italie semble avoir acquis une confiance exagérée dans sa force et des aspirations trop vastes. La « Dalmatia irredenta » est née, semble-t-il, de la guerre ; et les Slaves luttent depuis des siècles pour leur indépendance.

CHAPITRE IV

Difficultés particulières à Fiume, Raguse, Cattaro

Une étude séparée de Fiume est indispensable et nous avons cru que Raguse par son passé et par sa culture, Cattaro par sa valeur stratégique et son isolement, méritaient aussi une place spéciale.

§ I. — La question de Fiume

L'étude de la question de Fiume s'impose lorsqu'on cherche à résoudre le problème Dalmate : parce que Fiume est le seul port qui puisse donner immédiatement aux Yougo-Slaves la prospérité à laquelle ils aspirent depuis des siècles ; parce que la question des nationalités s'y pose de la même façon qu'en Dalmatie ; parce qu'enfin le sort de Fiume est en corrélation étroite avec celui de la Dalmatie dans les projets des alliés, et dans les propositions présentées par les peuples directement intéressés.

La question de Fiume est moins trouble qu'elle n'en a l'apparence au premier abord. Il n'est point nécessaire, pour l'expliquer d'une manière suffisamment claire, d'une étude trop longue, et si parfois elle a paru très compliquée, c'est parce qu'elle a été présentée volontairement ou involontairement sous un jour qui ne lui convenait pas.

Au lieu de s'étendre sur les manifestations plus ou moins réelles d'une partie de la population, au lieu de se demander quelle langue était la plus répandue à Fiu-

me de la langue croate ou de la langue italienne, il eût été plus instructif d'étudier les faits et les statistiques. D'un examen attentif de la question des nationalités à Fiume, de l'étude de la valeur économique du port pour l'Italie et pour la Yougo-Slavie, on peut tirer des conclusions telles que du moins elles puissent satisfaire les plus exigeants au point de vue du droit et même au point de vue de la nécessité.

Fiume dont le nom Croate est Rijeka s'étale au pied de monts dont les pentes sont relativement douces et qui permettent aux faubourgs de s'étendre un peu vers l'intérieur des terres. Fiume faisait partie de la Liburnia romaine. Elle appartint successivement aux Goths, aux Bizantins, aux Francs. A l'époque féodale, elle était la propriété de la famille croate de Francopan. Celle-ci la céda en 1465 à l'empereur Frédéric IV; à partir de cette époque, elle fit partie de la Fédération des Etats de la couronne de Saint-Etienne. Puis, Marie-Thérèse, sans toutefois la séparer de cette couronne, la mit officiellement sous la dépendance de la Croatie en 1775. Après Sadova, en 1867, un compromis eut lieu entre la Hongrie et la Croatie. Le document du compromis fut falsifié : une mince bande de papier fut collée sur l'original même et quelques lignes, ajoutées grâce à ce stratagème, donnèrent Fiume à la Hongrie.

La ville compose, avec ses faubourgs, un tout absolument indivisible. Celui qui, étudiant la question des nationalités à Fiume, met de côté la population de Sussak qui en est le faubourg principal, commet une erreur et une injustice. Sussak est séparé de Fiume par une petite rivière du nom de Recina ou Fiumara. Le pont qui relie les deux agglomérations a, au maximum, dix mètres de long et d'une maison située sur le

cours d'eau, on pourrait parler à une personne qui serait à la fenêtre d'une maison située sur l'autre rive sans avoir, pour être entendu, à élever la voix au-dessus du ton habituel. Un système politique spécial, une prédominance économique incontestable ont refoulé en grande partie la population Slave dans les maisons moins confortables de Sussak. Le fait de mettre Sussak à part dans les recensements est au moins bizarre, si l'on considère que les autres faubourgs de Drevona, Kozola, etc., ne sont pas dans le même cas.

Il est un fait, incontesté d'ailleurs par tous ceux qui veulent bien voir : c'est que l'élément Italien a trouvé un terrain bien plus propice à son développement que l'élément Slave. Pendant la deuxième moitié du XIII[e] siècle, les Slaves ont été soumis à une dure épreuve, subissant les assauts terribles d'une politique implacable, d'un régime économique déplorable, issu du reste, de la situation politique même. Les chiffres prouvent d'ailleurs cette lutte au cours de laquelle les Slaves ont fatalement perdu un terrain qui leur semblait acquis définitivement.

En 1848, Fiume a 12.598 habitants, dont 11.581 sont Croates et 691 sont Italiens. En 1880, les Croates ne sont plus que 10.227 et les Italiens sont 9.237. En 1890, 13.478 Croates disputent la prédominance à 13.012 Italiens. En 1900 enfin, les Italiens dominent. Ils sont 17.354 et les Croates ne sont plus que 16.497.

C'est surtout à partir de 1890 que le Conseil municipal de Fiume, magyar et italien à une très grosse majorité, méthodiquement combat l'élément Slave. Il ne faudrait donc pas donner au droit italien comme fondement une occupation ancienne ; il ne faudrait pas lui donner comme argument le fait du recul relatif de la

population Slave, motivé par des circonstances et des conditions économiqnes et politiques qui ne sont pas à la gloire de ceux qui les ont provoquées.

En 1918, la municipalité de Fiume a déclaré Fiume ville italienne. Ce geste d'un Conseil dont les éléments, grâce à un système électoral particulier, ne représentaient guère l'ensemble de la population, est, de l'avis de ceux qui jugent de la question avec impartialité, sans aucune valeur.

Nous examinerons seulement les chiffres de la population, admettant comme satisfaisant le dernier recensement : celui de 1910, pourtant favorable aux Italiens ; son principe était en effet de déclarer Italien tout habitant de Fiume se servant ordinairement de la langue italienne.

Il donne pour la ville de Fiume seule : 15.687 Slaves et 24.212 Italiens. Certains du bien fondé de notre système, nous ajouterons à ces chiffres ceux de la population de Sussak, soit : 11.706 Slaves pour 685 Italiens. Et ainsi nous obtenons pour la ville de Fiume-Sussak : 27.393 Slaves pour 24.897 Italiens. Que ceux qui doutent du droit que l'on peut avoir de considérer comme une seule ville Fiume et Sussak, se rendent à ce point si contesté de la côte de l'Adriatique, qu'ils embrassent à leur arrivée le panorama de la ville entière, ils n'apercevront aucune trace de séparation. Un ruisseau seul coule, sans prétention, entre les maisons de Fiume et de Sussak. En aucun temps, il n'a été une barrière pour les Slaves. Les chiffres donnés plus haut en témoignent. Mais la nécessité ou l'imagination peuvent bien faire un fleuve imposant du plus humble fossé.

La question se pose donc ainsi : Fiume, ville historiquement Slave, Slave par une majorité très forte jus-

qu'aux jours où une politique néfaste a combattu par des moyens irrésistibles le développement Croate. Slave encore par plus de la moitié de ses habitants, doit elle appartenir à l'Italie ou à la Yougo-Slavie?

Importance économique de Fiume

Trieste et Fiume sont les deux seuls ports de la rive orientale de l'Adriatique qui par leur outillage, leur conformation et les voies de communication qui y aboutissent, puissent immédiatement donner une prospérité appréciable à leur arrière pays. Les autres ports ne pourront acquérir une grande prospérité qu'après de gros travaux qui demanderont un temps très long.

Fiume donne accès par la voie ferrée qui la relie à Zagreb et à Belgrade, à la Croatie, à la Bosnie septentrionale, à la Hongrie, à la Serbie du Nord. C'est un port qui exporte plus qu'il n'importe. Huit millions de quintaux de marchandises étaient importés en temps normal pour neuf millions de quintaux exportés. Marché des produits agricoles de l'arrière pays, Fiume a aussi une industrie appréciable Sa flotte est importante, si importante qu'elle a attiré immédiatement l'attention de l'Italie qui demanda à ce qu'elle ne fût pas considérée comme ennemie et n'entra point dans les comptes des alliés. Les sociétés maritimes les plus connues sont : La Dalmatia (34 vapeurs), la Compagnie de navigation à vapeur Hongroise-Croate (42 vapeurs), la Navigation libre, l'Orient, etc.

Au point de vue commercial, les Italiens ont intérêt à avoir Fiume surtout pour éviter une concurrence qui serait très nuisible à Trieste. Telle est du moins l'apparence, telle est du moins la situation actuelle.

Mais cette concurrence apparaît impossible si l'on considère que les Yougo-Slaves ont intérêt à ne point orienter le commerce de Fiume nord-sud, à ne point se servir du courant commercial qui part des pays allemands. Pour que Fiume soit pour la Yougo-Slavie la source de prospérité tant attendue, il est utile de redresser le grand courant commercial du port et de le diriger vers les Balkans. Il faut que cette ville devienne un port slave et non allemand.

Si l'Italie acquiert Fiume, du même coup elle est obligée de tendre la main vers l'Allemagne, de lui demander son commerce et de se livrer à elle. Le parti annexioniste l'a si bien compris, que dans la campagne menée par les journaux italiens à l'occasion de la question de Fiume (en 1919), au moment où le gouvernement d'Italie tentait de brusquer les choses, il indiquait ce rapprochement forcé de l'Allemagne. La France et l'Angleterre, disait-il, s'unissent et s'éloignent de nous, nous voilà isolés ; il est normal que nous nous rapprochions de l'Allemagne. Ceci au mois de mai 1919, alors que le bruit de la bataille s'était à peine tu.

Les Italiens, déclarent que Fiume commercialement est italienne. Les statistiques prouvent que si on envisage la question à ce point de vue là, Fiume avant d'être italienne est anglaise, indienne, yougo-slave, américaine. A son commerce avec l'Orient, Fiume doit ajouter un commerce suivi avec son arrière pays. Et il serait préférable pour l'Italie, nous le croyons du moins, d'avoir accès, grâce à une paix solide avec la Yougo-Slavie, à tous les ports dalmates. Les relations commerciales qu'elle obtiendrait ainsi, lui assureraient, répétons-le une prospérité moins rapide, mais moins dangereuse, moins éphémère peut être aussi, et une indépendance

politique et économique infiniment précieuse. L'intérêt n'apparaît pas ainsi très immédiat : le sol qui servirait de base aux marchés italiens serait long à devenir fertile, mais dès le premier jour serait infiniment plus sûr.

Il est certain que dans le cas où Fiume ne serait pas à l'Italie, celle-ci devrait se mettre résolument au travail : au contraire dans le cas où la ville et le port lui appartiendraient, il lui suffirait de les abandonner économiquement à l'Allemagne pour obtenir un profit très grand. En effet, l'Italie ne pourrait chercher si Fiume devenait italienne, à y attirer les produits yougo-slaves. Car il y aurait intérêt pour elle à ne pas trop montrer les avantages du port à ceux qui le considèreraient comme un bien qui leur aurait été dérobé. De plus, les avantages que l'Italie retirerait du commerce allemand seraient immenses et immédiats. Fiume n'a pas de voies de communication suffisantes avec les Balkans pour permettre l'intensification du courant commercial qui vient des pays danubiens. Au contraire, elle communique facilement avec les pays allemands. Nous avons de bonnes raisons pour dire que de sérieux efforts ont été produits par l'Italie pour attirer les produits allemands vers l'Adriatique, dès les premiers jours qui suivirent l'armistice.

Enfin, même si Fiume pouvait être immédiatement un débouché plus commode pour les produits slaves que pour les produits allemands, comment le jeune pays Yougo-Slave, inexpérimenté et pauvre, pourrait-il concurrencer les produits de l'Allemagne ? Il devrait renoncer à toute lutte si Fiume était italienne et s'il ne pouvait par conséquent protéger ses produits. Il ne lui resterait qu'à préparer une revanche ou à mourir de misère. En peu de temps les produits allemands devien-

draient les maîtres du marché de Fiume et les Italiens seraient forcés de se jeter dans le courant commercial allemand au risque d'être submergés.

Fiume depuis l'armistice

Le 30 octobre 1918, le Conseil municipal de Fiume, italien en très forte majorité (nous avons déjà expliqué pourquoi), déclare la ville italienne. C'est le point de départ de manifestations dont les Yougo-Slaves nient la spontanéité. Mais les diplomates italiens gardent le silence, soit qu'ils estiment la cause gagnée, soit que l'examen de la question leur paraisse prématuré. Ce n'est qu'au mois de mars 1919, qu'ils commencent à s'occuper activement d'obtenir une solution favorable.

Le 26 mai 1919, le Conseil national donne plein pouvoir au général Grazioli qui commande les forces italiennes à Fiume. L'emprise italienne est déjà très forte. Le travail commence et les Yougo-Slaves sont nettement en retard. Aucun soldat serbe ne pouvait entrer dans Fiume, mesure prise pour éviter tout conflit et qui prouvait les bonnes intentions italiennes. Une division italienne au moins occupait Fiume ; un bataillon serbe était à Sussak. Quant aux autres nations alliées, les missions qui les représentaient, étaient de faible importance et souvent même de qualité médiocre. En mai 1919, la mission anglaise, froissée disait-on des menées italiennes, se retire à Abbazia, le délicieux petit port qui est au nord de Fiume et qui rappelle un peu Nice par ses villas et sa végétation. A la même époque, la mission américaine se compose d'un officier et de son ordon-

nance. Ils habitent Fiume et se contentent, ne pouvant d'ailleurs mieux faire, de protester contre la politique italienne évidemment un peu machiavélique mais nationalement très acceptable. Quant à la France, elle est représentée par des annamites. La situation de notre mission à Fiume est des plus délicates. Il ne faut point donner autorité complète au chef italien pour ne pas indisposer les Slaves. D'autre part, il faut éviter de paraître surveiller les Italiens qui, d'un moment à l'autre peuvent être déclarés maîtres officiels du pays occupé.

Rien n'est négligé pour faire ressortir l'italianité de Fiume. Les affiches les plus diverses sont répandues à profusion. « Italia o morte » devient la devise de tous les commerçants et les murs sont couverts de caricatures qui ridiculisent le président des Etats-Unis. Les soldats français sont victimes d'agressions répétées et les autorités de Fiume paraissent impuissantes devant les manifestations de l'élément italien.

Le 29 mai, est présenté aux Yougo-Slaves le projet Tardieu qui crée un état indépendant de Fiume ; Sussak reste aux Slaves; Zara, Sebenico sont à l'Italie ainsi que la plupart des îles ; la moitié du port de Fiume est cédée aux Yougo-Slaves pour 99 ans. Ce projet, le plus irréalisable qui soit, apparaît comme devant soulever d'innombrables conflits. Aussi propose-t-on un plébiscite qui aurait lieu au bout de quinze ans. Les Yougo-Slaves ne s'accommodent pas de cet amas de propositions. Le projet est transformé par le président Wilson. Cette fois ce sont les Italiens qui le refusent. La question de Fiume ne fait donc aucun progrès et les Italiens se réclament toujours du Pacte de Londres qu'ils désirent, du reste, modifier à leur avantage. Ils réclament Fiume en vertu du principe de nationalités et la Dalmatie plus

spécialement en vertu du Pacte de Londres. Ils prétendent que l'Italie lorsqu'elle condescendit à laisser Fiume aux Yougo Slaves ne pouvait se douter de la concurrence que ceux-ci lui feraient.

La tactique italienne ne donnant aucun résultat, le 2 septembre 1919, d'Annunzio dont le style est le même comme chef et comme poète, occupe Fiume avec un nombre important d'italiens enthousiastes. Le gouvernement italien semble très irrité de l'aventure. D'Annunzio, selon toute la presse alliée, ne pourra tenir longtemps, Ceux qui sont avertis de la politique italienne à Fiume, savent qu'il durera. Il dure encore. Son geste ne fut point maladroit comme on s'est plu à le dire. Il était le seul homme qui fut autorisé à un pareil geste, celui auquel on ne pouvait toucher sans atteindre la nation toute entière. A notre avis l'équipée de d'Annunzio, est le couronnement bien amené de la politique du général Grazioli. Il en est la conclusion forcée prévue même, pourrait-on dire, au cas où rien de favorable n'interviendrait.

Ainsi ce n'est plus le parti militariste qui occupe Fiume, c'est le pays tout entier avec d'Annunzio le poète national. Si la thèse de l'annexion de Fiume est la bonne pour l'Italie dans l'avenir comme dans le présent, d'Annunzio aura bien mérité de sa patrie. Fiume ne pouvait plus officiellement rester aux Italiens en attendant la solution si longue à venir. Un procédé irrégulier l'a conservée à l'Italie. Maintenant non seulement il faut régler la question de Fiume mais il faut presque reprendre la ville.

Et le parti national ne cesse de réclamer l'application du traité de Londres, cependant que le gouvernement semble essayer de trouver un compromis. Un dernier

essai de conciliation est dû à Monsieur Nitti qui, le 7 février 1920 (1), blâme à la Chambre la politique paradoxale et intransigeante du parti nationaliste.

Les paroles de Monsieur Nitti ne précisent rien. Mais il en ressort le désir sincère d'une entente et elles expriment une très grande clairvoyance. Le Ministre italien envisage un avenir plein de pièges, fertile en luttes de tous genres, si l'Italie est trop absolue dans ses revendications. Il ne s'est pas laissé prendre à la campagne extraordinairement habile des journaux italiens en 1919. La violence des attaques contre les alliés et, en particulier contre la France, l'organisation de manifestations factices, l'émission de fausses nouvelles, la mauvaise foi avec laquelle la politique française fut interprétée, ont convaincu le peuple italien du bien fondé d'une cause discutable en droit et, en fait, certainement nuisible à l'Italie. Mais il faut constater que derrière Monsieur Nitti il y a tout un parti dont le patriotisme pour être plus calme que celui du parti national n'en est pas

---

(1) DISCOURS prononcé le 7 février 1920 par Monsieur NITTI, devant la Chambre Italienne

.... A ceux qui prétendent faire croire que nous allons être frustrés de tous les résultats pour lesquels l'Italie est entrée en guerre, je fais observer que quand l'Italie est entrée en guerre, c'était pour obtenir Trente et Trieste. Le Pacte de Londres n'était pas connu à cette époque et c'est ensuite, par la force des choses, que d'autres aspirations sont nées. Trois questions sont à régler dans le domaine international :

« La question de l'Adriatique, la question de l'Asie Mineure, la question Turque ; toutes les trois touchent aux intérêts les plus vi-

moins ardent et qui nous paraît en tout cas beaucoup plus éclairé.

Aperçu d'ensemble

A notre sens, toute solution mitigée donnerait les plus mauvais résultats. Fiume nous semble appartenir aux Slaves puisqu'ils sont la majorité dans la ville si on adjoint à celle-ci, ce qui est normal, le faubourg de Sussak. Historiquement, le droit des Slaves nous paraît indéniable, puisqu'ils se sont cramponnés aux faubourgs de Fiume dans une lutte inégale au cours de la deuxième moitié du XIX[e] siècle, après avoir été, durant des siècles, les propriétaires incontestés de la ville même.

Les besoins économiques de la Yougo-Slavie ne peuvent être satisfaits que par le port de Fiume. Aucun autre port ne peut jouer le même rôle d'une manière immédiate. Pour donner à Sebenico, Spalato ou Raguse

---

taux de l'Italie. Eh ! bien, je crois que l'Italie a intérêt que dans ces trois questions le principe de nationalité triomphe. Si nous avons le droit d'obtenir dans la Méditerranée une situation qui ne soit pas moindre que celle des autres puissances, nous avons également intérêt à ce qu'aucune nationalité ne reste écrasée, de manière à entretenir le germe de futurs conflits.

« Puisqu'on a adressé des critiques au Pacte de Londres j'en ferai brièvement historique ; je le considère désormais comme entré dans le domaine public. Il s'agissait d'un accord essentiellement politique et militaire ; le principe fondamental était le suivant :

1. — Le territoire italien devait avoir sa frontière orientale à Volosca et comprendre les îles italiennes.

2. — Toute la ville de Fiume et toute la zone jusqu'à la Dalmatie devaient être attribuées aux Croates, soit que l'Autriche conservat on unité, soit qu'elle fut démembrée.

la valeur actuelle de Fiume il faudrait au moins le travail d'un siècle et un travail d'une intensité formidable. Il faudrait creuser, raboter, raser presque plusieurs montagnes, sillonner l'arrière pays de voies ferrées innombrables allant vers les Balkans. Cette œuvre incombe aux Yougo-Slaves. Ils sont capables de la réaliser ; mais on doit leur accorder le crédit du temps et ils ont le droit de jouir dès maintenant d'un débouché maritime, d'une prospérité économique qui renouvelle leurs forces, et cela sur une terre qui fut à eux durant des siècles.

Les Italiens pourraient d'ailleurs demander des garanties pour leur colonie. Un accord est indispensable, mais tout doit s'inspirer de la reconnaissance du droit des Slaves sur Fiume. Proposer le partage du port est une inconséquence. Proposer le port de Sussak aux Slaves est une ironie ou une preuve d'ignorance. Sussak a certes un rivage qui abrite quelques bateaux de pêche, mais il n'y a qu'un port : celui de Fiume.

Rendre Fiume ville libre, c'est reculer la question,

" Le territoire italien devait reprendre à la frontière septentrionale de la Dalmatie et comprendre la province de Dalmatie telle qu'elle existait administrativement dans l'organisme Austro-Hongrois. Les frontières obtenues dans les limites indiquées par l'article 5 et obtenue la baie de Vallona, l'Italie ne devait pas s'opposer à ce que la partie septentrionale et la partie méridionale de l'Albanie fussent partagées, si tel était le désir des alliés, entre la Serbie, le Monténégro et la Grèce. A la suite de la manifestation si spontanée, si sincère et si noble de la ville de Fiume, une situation politiquement différente prit naissance. Je ne vous ferai pas l'histoire des pourparlers. Aujourd'hui le dilemne est simple : ou bien l'application pure et simple du Pacte de Londres, ou bien la solution qui concilie les tendances, les intérêts, les aspirations de l Italie et celles du peuple Yougo-Slave. Je crois que cette seconde solution semblera préférable au Parlement. En plein accord avec le Ministère des

c'est désirer une source éternelle de conflits. Une solution nette, même mauvaise, n'aurait pas d'inconvénients plus graves qu'une solution mitigée. Aussi Fiume nous paraît devoir être Slave sur les bases d'un accord très minutieux entre l'Italie et la Yougo-Slavie. On pourrait proposer un certain contrôle de la Société des Nations, s'il était prouvé que c'est une institution bienfaisante et susceptible de donner des ordres et d'assurer des sanctions.

§ 11. — **Raguse** (Dubrovnik)

Raguse mérite une étude spéciale, car son histoire la sépare complètement de la Dalmatie. Elle fut la ville indépendante par excellence, la forteresse inaccessible en même temps que la cité toujours ouverte à ceux que le malheur faisait fuir.

Son histoire est la plus glorieuse qui soit. Bâtie sur

Affaires étrangères, le minimum des aspirations italiennes a été fixé. J'ai ensuite indiqué la solidarité des alliés au sujet du Pacte de Londres : les gouvernements alliés ont loyalement reconnu leurs obligations. J'ai cependant déclaré qu'il était préférable d'en arriver à un accord qui serait à l'avantage des deux parties et j'ai confiance que ce Pacte pourra être adopté, car je ne puis douter de la sincérité des négociateurs Yougo-Slaves.

« Les termes du compromis sont connus. Le corpus separatum de Fiume constitue une nation souveraine en communication directe avec l'Italie ; les ports et le chemin de fer sont confiés à la Société des Nations. La ligne, dite ligne Wilson, comme frontière entre l'Italie et l'Etat Serbo-Slovène-Croate, sera corrigée de façon à garantir la défense de Trieste. Zara sera ville libre avec faculté de choisir sa représentation diplomatique. Les autres clauses out été rendues publiques par un communiqué officiel.

un rocher volcanique qui la rendit imprenable pendant des siècles, Raguse, dont le nom Slave est Dubrovnik, a résisté aux assauts les plus furieux, qu'ils lui soient livrés par la nature ou par les hommes. Les tremblements de terre les plus effrayants, les sièges les plus tenaces n'ont rien pu contre la constance et le courage des Ragusains. Il est curieux de remarquer que les secousses sismiques qui désolèrent, à maintes reprises, la ville de Raguse étaient très localisées et n'atteignaient pas Gravosa. Or, Gravosa se trouve aux portes même de Raguse. Les Ragusains auraient pu trouver un peu plus loin, sur la côte, un emplacement où les violences de la nature auraient été moins à craindre, mais jamais ils n'auraient eu une situation plus favorable à la résistance. Et ils craignaient bien plus les hommes que les tremblements de terre.

Une certaine théorie prétend que Raguse fut fondée 265 après J.-C., quand la ville romaine d'Epidaurus fut détruite par les Goths. Les habitants fuyant devant

---

.... Il y a des gens qui veulent suivre une procédure désordonnée et qui demandent l'application immédiate du Pacte de Londres. A cet égard, je ferai observer qu'il n'est pas besoin de l'appliquer, car il est loyalement reconnu et s'il devait être appliqué, ce serait un devoir pour la France et l'Angleterre de collaborer à son application. En tous cas, puisqu'en fait nous occupons, à quelques détails près, une zone beaucoup plus vaste que celle qui est indiquée dans le Pacte de Londres, l'application du Pacte consisterait à remettre Fiume aux Croates et à exécuter l'article 7 en ce qui concerne l'Albanie.

. . . . . .

.... On m'a reproché aussi d'avoir eu des rapports avec les Yougo-Slaves. Je dois déclarer franchement que je désire agir avec eux dans une concorde telle qu'elle puisse leur apporter la plus grande confiance.

les barbares vainqueurs se seraient réfugiés sur un rocher inaccessible où ils auraient élevé les premières maisons d'une ville qui se serait successivement appelée Rausia, Lavusa, Labusa, Raugia, Rachusa, Ragusa. Ceci est plus ou moins contestable. Du reste une autre théorie admet que Raguse fut fondée bien avant la destruction d'Epidaurus. Sur l'emplacement de cette ville romaine s'élève une petite ville dont la naissance fut certainement postérieure à celle de Raguse et qui s'appelle tout de même : Vecchia Ragusa : Vieille Raguse.

Le nom Slave de Ragusè est Dubrovnik. L'explication généralement fournie de l'origine de ce mot est assez acceptable : Au XIII[e] siècle une partie du Monte-Sergio auquel s'adosse Raguse, fut dépouillée de la forêt qui la couvrait. Or, en langue Slave : Dubrovnik veut dire : bois de chêne. La ville prit le nom du bois que l'on détruisit pour elle. Les Turcs corrompant le nom Slave en ont fait : Dobro Venedik : Bonne Venise.

" Il n'y a pas, en effet, avec les Yougo-Slaves des raisons insurmontables de désaccord. Les Yougo-Slaves peuvent fort bien entrer dans la sphère d'action économique de l'Italie; bien plus, je les considère, dès à présent, comme ayant avec nous des rapports d'amitié ; ces rapports devront s'établir même malgré eux.

Il est absurde de s'obstiner à vouloir considérer toute l'Adriatique comme un lac italien ; c'est une folie que de vouloir fermer aux Yougo-Slaves tout débouché sur l'Adriatique. Tels sont les principes auxquels le gouvernement entend se conformer et la Chambre consentira à ce que je ne lui donne pas de plus long détails.

Ce qui importe pour l'instant, c'est de remplacer un état de fait, franchement préjudiciable aux finances et à l'économie italienne, pour un état de droit, même au prix de quelques sacrifices...„

. . . . . .

(Extrait du *Bulletin périodique de la Presse italienne*, du samedi 14 février 1920).

Texte publié par *Le Corrière della Sera*, le 7 février 1920.)

Les armes de Raguse sont constituées par un château dont la porte est surmontée de l'effigie de Saint Biagio. Au IX^e^ siècle, Saint Biagio, évêque de la ville, alors que les Vénitiens, débarqués sur la côte en un point voisin de Raguse, s'apprêtaient à attaquer les Ragusains, eût un songe lui dévoilant l'attaque prochaine. Il en avertit ses compatriotes qui s'armèrent et obligèrent les Vénitiens à remonter sur leurs vaisseaux.

L'Histoire de Raguse est celle d'une lutte perpétuelle pour la conservation de son indépendance et pour le maintien des traditions les plus nobles. Raguse était un asile inviolable. Tout homme fuyant la colère d'ennemis puissants pouvait s'y réfugier. S'il était réclamé par ses poursuivants avec force menaces à l'adresse des Ragusains, la ville fermait ses portes et soutenait durant des mois, des années même, les sièges les plus tenaces. Bodino, roi de Bulgarie, ayant renversé du trône Radoslav, fut effrayé d'une vengeance possible. Aussi poursuivit-il le roi déchu jusque sous les murs de Raguse où il fut obligé de se réfugier. La ville dût soutenir un siège de sept ans. Mais aucun assaut n'eut raison de sa vaillance et Bodino n'eut point gain de cause. La Serbie elle-même ne pût jamais rien contre Raguse qu'elle attaqua à diverses reprises avec beaucoup de violence, en particulier en 1184 pour une question religieuse.

Si Raguse était toujours en lutte avec des ennemis nombreux et puissants, du moins chez elle les luttes intérieures étaient presque inconnues. En 1203 cependant les Ragusains furent divisés par une question religieuse et Bernardo, l'évêque de la ville, fut obligé, pour faire cesser une querelle qui menaçait de devenir très grave, de fuir en Angleterre. En 1204 aussi, un autre événe-

ment troubla la paix des Ragusains : Raguse était aux mains d'un tyran, Damiano, qui s'était emparé du pouvoir, invoquant la nécessité d'une direction unique devant le danger d'attaques prochaines. Il s'appuyait sur le peuple et les nobles désespéraient de s'en débarrasser. Mais ils eurent l'idée de faire appel à Venise. Le Gouvernement de la République, trop heureux de s'occuper des affaires de Raguse, envoya un vaisseau chargé d'apporter des présents à Damiano. Celui-ci se rendit à bord pour visiter l'équipage vénitien sur l'invitation du commandant du navire. Il ne retourna jamais à terre et un gouverneur vénitien, Lorenzo Quirini, prit sa place.

En 1460, Mahomet marche sur Raguse, puis soudain change d'idée et revient sur ses pas. La légende dit que Mahomet eut un songe dans lequel un vieillard lui apparut et le menaça de mort ; ayant, par la suite, reçu l'ambassadeur envoyé par les Ragusains et ayant examiné les armes de la ville, il reconnut dans le portrait de Saint Biagio le vieillard du songe. Et ainsi il n'alla point plus avant.

Raguse se débarrassa de tout élément vénitien et ce n'est qu'en 1699 par le traité de Carlowitz et en 1718 par le traité de Passarovitz, que les relations amicales entre les deux républiques, furent reprises. Jusqu'en 1806 aucun événement important ne marqua la vie de Raguse. A cette date, les français en firent l'occupation avec de Marmont et le souvenir qu'ils ont laissé dans le pays est de ceux dont la France peut s'enorgueillir. Les écoles furent réorganisées, l'administration de la ville refaite avec grand profit, des routes larges et solides furent creusées et l'admiration reconnaissante des Ragusains fût une conquête que personne ne pût nous re-

prendre. En 1814, les anglais et les autrichiens s'emparèrent de Raguse qui désormais fit partie de la province autrichienne de Dalmatie, perdant ainsi définitivement l'indépendance qu'elle avait su garder durant des siècles.

Telle est l'histoire de Raguse. Elle valait la peine d'être retracée, pour la gloire qui l'accompagne, pour son originalité et pour ce qu'elle montre combien Raguse eût une vie distincte de celle de la Dalmatie et mérite par là une attention spéciale. La forme du gouvernement Ragusain se rapprochait assez de celle d'une République, mais d'une République aristocratique qui comprenait trois conseils : le grand Conseil qui nommait le Recteur Chef du Gouvernement, le Sénat et le Conseil de choix.

A part le règne du tyran Damiano et, en 1703, une dispute entre la nouvelle et l'ancienne noblesse, aucun trouble politique ne survint à Raguse. Et ceci encore met cette cité ragusaine à une place spéciale parmi les villes de la côte dalmate. Et son passé littéraire, artistique, scientifique, commercial, sa situation religieuse demandent au régime nouveau un respect complet des traditions ragusaines.

Le commerce de Raguse se fait surtout avec l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, les Indes et l'Amérique. Les habitants de Raguse chérissaient leur petite patrie mais ne négligeaient rien pour s'instruire. Casaniers, ils s'abstenaient de l'être durant leur jeunesse et allaient s'instruire dans les universités d'Italie; Ghetaldi, Boscovich, Gradi furent des mathématiciens célèbres : Tuberone, Cerna, Luccardi des historiens renommés. Le grand poëte ragusain fut Gian-Francesco Gondola. Molière eût un théâtre à Raguse.

Les monuments sont, à Raguse, presque tous religieux. Ville très catholique, les cloîtres y abondent à l'ombre d'orangers et de citronniers gigantesques. Les tremblements de terre ont épargné le Palais, de style Florentin, qui fut autrefois la résidence du Chef d'État; la maison de douanes de style Vénitien et dont l'office est dédié à Saint-Michel Archange, avec la devise : « Rendez à César ce qui est à César ». Sur le Monte Sergio s'élève le fort impérial, souvenir du passage des Français. Sur un rocher, dans la mer, le fort San Lorenzo.

Raguse est encore une ville aristocratique; les habitants semblent y vivre d'un petit commerce bien assuré, peu fatiguant, par l'intermédiaire du port de Gravosa seulement, car le rivage de Raguse même est trop rocheux pour permettre un trafic direct appréciable. On ne trouve point à Raguse, comme dans les autres villes de Dalmatie, une impression de fatigue et de misère. Il n'y a pas de marche ou presque pas : les rues sont silencieuses et tout le monde semble à chaque instant du jour goûter le plus parfait repos. Les besoins quotidiens ont l'air d'être assurés par un génie bienfaisant. Quelques femmes turques se promènent sur la route qui va de Raguse à Gravosa, le visage impeccablement voilé. Les caravanes turques ne vont-elles point jusqu'à Bergato, qui se trouve à trois milles de Raguse ? Une rue centrale aux larges pavés recueille tout le soleil ; d'elle partent des rues infiniment étroites qui grimpent sur la montagne ou vont vers le bord de la falaise. Fraîches, très propres, les pas y résonnent très fort. Une tête parfois se met à l'une des fenêtres innombrables qui percent les maisons. Nulle exclamation, aucun cri. C'est le calme le plus digne que l'on puisse concevoir.

Il ne faut pas trop songer à donner une très grande prospérité à Raguse. Aucun port important n'y est possible même à Gravosa. Aucun agrandissement sérieux ne peut être envisagé à moins de travaux formidables. De plus, l'arrière pays est nettement séparé de la côte par des monts très abrupts et nous ne voyons pas dans Raguse un débouché d'une importance considérable pour les Yougo-Slaves. Sa prospérité économique n'est pas à négliger mais il convient de ne pas en exagérer l'importance.

Les habitants pensent encore à l'indépendance d'autrefois et ont l'amour le plus profond de leur religion. Raguse ne pourrait-elle jouir d'un régime spécial, d'une certaine autonomie, rangée malgré tout sous la bannière Yougo-Slave? L'histoire la montre capable des plus généreuses et des plus profitables initiatives, très apte à se gouverner elle-même. Comme, d'autre part, elle a besoin de la protection d'un grand pays, d'un pays riche, la tâche incombe à la Yougo-Slavie de sauvegarder la prospérité tranquille de Raguse et de gouverner avec tact, avec délicatesse même. La Yougo-Slavie n'est pas riche ; elle est certaine par le travail de devenir un grand pays, mais est encore assez loin de l'être. Qu'elle se souvienne que Raguse a goûté aux bienfaits d'un pays comme la France et que ses habitants au contact des latins, après des siècles d'étude, ont une sensibilité spéciale, bien différente de celle des autres dalmates et exigent une méthode de gouvernement particulière, qui ne soit point d'ordres brutaux et de réformes vexantes. Les Ragusains se plaignent déjà du sectarisme de quelques serbes maladroits. Ils sont catholiques avant tout ; la Yougo-Slavie doit se rappeler ces Dalmates héroïques qui, aux côtés des Vénitiens, luttèrent contre les Turcs.

Raguse est Slave mais de culture latine ; Slave, mais catholique. En lui donnant beaucoup d'indépendance on assurera sa bonne administration. La Yougo-Slavie au début ne devra faire sentir sa domination aux Ragusains que par des bienfaits. Répétons-le, Raguse considère que la religion catholique est son patrimoine le plus précieux ; et une histoire unique dans l'histoire des peuples, une histoire qui n'a que des pages de gloire et d'honneur lui donne droit à quelques faveurs et à tous les égards.

§ III. — Cattaro.

Au sud, la Dalmatie se termine par une pointe où se niche le port le mieux abrité de toute la côte de l'Adriatique : Cattaro. Un golfe sinueux, très large et si profond qu'il permet l'accès de n'importe quel navire, conduit au port de Cattaro dont l'importance économique est médiocre. Le navigateur qui arrive à l'entrée du golfe, découvre tout d'un coup, s'étalant sur la rive qui fait face, la ville de Castel-Nuovo, et immédiatement aussi toute une série de villages ou d'habitations isolées blotties au pied de montagnes immenses, presque dépourvues de toute végétation et tombant à pic sur la mer. Castel-Nuovo qui fut fondée en 1373 par le roi de Bosnie : Stephen Tuartko, est une petite ville d'aspect plus agréable que Cattaro et dont le port pourrait acquérir une certaine prospérité.

Le Lovcen, montagne de 2.000 mètres, domine Cattaro qui semble se terrer en un coin épargné par la montagne et par la mer. Une route part de Cattaro qui grimpe en zig zag excessivement rapides sur les flancs

des monts qui cachent Cettigné, la capitale du Monténégro. Les ruines d'une forteresse ancienne dominent la ville qui fut de tous temps la proie des pillards monténégrins et des murailles l'enserrent étroitement.

Sur l'emplacement actuel de Cattaro s'élevait autrefois la ville romaine d'Ascrivium. Le terme Cattarhs, en raison du caractère pluvieux du climat, a donné naissance, selon une première théorie au nom de la ville moderne. Une seconde théorie prétend que Cattaro fut fondée par les habitants d'une ville du même nom qui en 899 aurait été détruite en Bosnie. Saint Trifone est le protecteur de la ville et son nom se retrouve dans la monnaie du pays : Trifoni.

Jusqu'en 1178, Cattaro possède un gouvernement de forme républicaine sous la protection de la Serbie. Puis son territoire tout entier passe sous la domination de l'empereur grec; mais il repasse sous la domination serbe en 1197. A partir de cette date, la ville a les sorts les plus différents, et appartient même à un certain moment aux Templiers, En 1367, ce sont les Hongrois qui l'occupe ; en 1378, les Vénitiens ; en 1381, les Hongrois ; en 1382, Tuartho, roi de Bosnie, en est le propriétaire. En 1419, la ville se donne a un amiral vénitien : Peter Loredano. En 1797, à la chute de la République de Venise, Cattaro passe aux mains de l'Autriche, puis en 1806, tombe aux mains des Russes. Les Français l'occupent, mais en sont chassés, en 1813 par les Anglais. En 1814, ce sont les Monténégrins qui détiennent Cattaro, mais pour peu de temps, puisque les Autrichiens obtiennent la ville et la conservent jusqu'en 1918.

Cette histoire montre que Cattaro, par sa position unique, fut l'objet de l'ambition de nombreux conquérants. Son passé est plus trouble encore que celui de la

Dalmatie et sa vie fut complétement différente de celle des pays dalmates. Les habitants étaient pillards ; puis avec le développement du commerce et une certaine prospérité ils devinrent moins aventureux et se contentèrent d'être assez souvent pillés par les Monténégrins qui descendaient de leurs montagnes par les pentes les plus abruptes, les plus dangereuses.

Cattaro mérite une étude spéciale, non pas tant en considération du sort qui peut lui être réservé puisque tous ses habitants sont Slaves, mais en égard de son intérêt stratégique et de son histoire. Cattaro ne craint aucune attaque venant de la mer. L'entrée du golfe rocheux, à parois très élevées est infranchissable, et Cattaro se trouve à douze kilomètres à l'intérieur des terres dans un espace mort interdisant toute action d'artillerie.

Commercialement, Cattaro est le marché normal des produits monténégrins. Les habitants des montagnes ne sont pas effrayés par la perspective de courses fatiguantes pour atteindre le bazar de Cattaro, mais le port ne centralise que de petites productions. La ville elle-même n'est qu'un village et ne peut se développer davantage ; elle est presque complètement séparée de l'arrière pays, tellement les routes qui y accèdent sont sinueuses et en pente dangereuse. Le Monténégro fournit à Cattaro surtout du bois de chauffage et des pommes de terre. Dans la ville même aucune industrie appréciable n'existe.

Cattaro a une aristocratie très ancienne dont les ancêtres furent de farouches guerriers. C'est une ville qui attire uniquement l'attention par sa situation unique, par le golfe immense qui y donne accès et dont la majesté est incomparable au même titre que la valeur stratégique. Mais deux faits très intéressants frappent

celui qui erre dans les rues étroites de Cattaro et se mêle un peu à la population ; presque tous les habitants parlent l'italien ; tous haïssent les italiens d'une haine mortelle. Lorsqu'on se sert pour l'étude de la question Dalmate, de recensements basés sur la connaissance de la langue italienne, il est intéressant de se souvenir de ces deux faits.

Bientôt peut être un geste analogue à celui de d'Annunzio conduira des soldats italiens sur la terre monténégrine pour soutenir les partisans de l'indépendance. Cattaro intéresserait alors davantage encore les nationalistes italiens, et pourrait constituer un poste d'observation unique sur la jeune Yougo-Slavie. Au mois de mai 1919, la campagne italienne était déjà très active et de nombreux encouragements étaient donnés aux agitateurs monténégrins.

Toute aspiration italienne à Cattaro serait de l'ambition pure ; aucun intérêt stratégique ou économique n'appelant forcément l'Italie dans cette région. De plus, les habitants seraient exaspérés par la seule domination qui leur paraisse insupportable. Comme, au mois de juin 1919, nous nous promenions dans les ruelles de Cattaro, les habitants déconcertés par la tenue noire d'artilleur français que nous portions alors, se retiraient à l'intérieur de leurs maisons, prenant une attitude plutôt hostile. Mais lorsqu'ils surent que nous n'étions point italiens mais bien français, ils conversèrent volontiers avec nous, en langue italienne d'ailleurs, et nous donnèrent de nombreuses marques de leur sympathie pour la France. A ce moment-là la notion de patrie ne leur apparaissait pas bien nette avec la Yougo-Slavie. « Nous voudrions, me disait une jeune femme, appartenir à une nation bonne et compatissante, qui nous em-

pêcherait de mourir de faim : mais à aucun prix nous ne voulons de l'Italie. » Etre protégés par la France paraissait une faveur trop grande à ceux qui nous entouraient. Notre pays leur semblait admirable en tous points et c'est une consolation d'avoir la sympathie des pauvres.

Ceci ne doit point décourager ceux qui cherchent à faire une Yougo-Slavie vaste et prospère. La notion d'une grande patrie ne peut venir immédiatement à des hommes qui, durant des siècles, n'en ont eu qu'une toute petite. Mais l'aide compatissante, le secours régulier et désintéressé donnent cette notion. Si les Slaves vont visiter les habitants de Cattaro, les traitent avec douceur, leur font aimer leur nouveau drapeau, leur rappellent par les procédés les meilleurs, qu'ils sont de la même grande race, leur cause est gagnée. Cattaro doit sortir de l'isolement, de la misère, qui forcent les gens à se replier sur eux-mêmes et à voir des ennemis dans tous les hommes qui vivent au delà des murailles qui protègent leurs demeures. Il faut réveiller les Slaves de Cattaro ; il faut qu'ils se tournent vers les montagnes, non par haine pour l'Italie, mais par amour pour les Slaves du continent.

CONCLUSION

Au cours de cette étude nous avons indiqué, à diverses reprises, des solutions qui nous paraissaient s'accorder avec le principe des nationalités. Il s'est trouvé que ces solutions sont restées les mêmes, après admission et discussion des arguments historiques, économiques et stratégiques que les Italiens et les Yougo-Slaves avaient exposés, et qu'elles sont nettement favorables aux Slaves.

Nous n'avons point commencé cette étude avec l'intention de trouver des arguments à une opinion déjà établie, mais avec le désir d'obtenir la vérité. Si, au sens de beaucoup, le résultat que nous avons acquis est mauvais, non seulement nous n'en serons point étonné mais nous admettrons aussi que nos contradicteurs puissent avoir raison. Car les considérations internationales doivent être émises non seulement par rapport à l'espace, mais aussi par rapport au temps et c'est toujours le scepticisme qui s'impose, tellement l'expérience des siècles n'a rien enseigné, si ce n'est que les peuples n'ont rien appris.

Aussi, il nous semble juste de considérer le côté national de chaque question. Il est très dangereux, pour celui qui veut réaliser, de n'envisager tout qu'au point de vue théorique, en faisant abstraction de sa nationa-

lité. Dans ce cas la moindre erreur est fatale. La France s'accommodera toujours de la bonne application des principes d'humanité et de justice. Mais ceux-ci deviennent nuisibles dès qu'ils s'appliquent à des peuples qui en sont indignes. Car alors ils ne favorisent que la croissance de vices monstrueux, de dangers extrêmes qui par la suite constituent leur ruine.

La solution française de l'Adriatique serait certes celle d'un accord satisfaisant entièrement les deux partis en litige. Mais cet accord est devenu à notre sens impossible ou en tous cas tellement difficile qu'il tiendrait du miracle s'il était réalisé. Prendre nettement parti serait pour la France très dangereux, et pourtant combien néfaste fut pour nous la politique d'une neutralité qui voulait paraître bienveillante pour tous et qui fut appelée faiblesse par les uns, et presque trahison par les autres. Certes nous avons commis une inconséquence en consentant le Pacte de Londres, mais il est permis de se demander s'il était possible de l'éviter. Quoiqu'il en soit, le principe de nationalités a été accepté par l'Italie et doit avoir un effet rétroactif. On ne peut admettre à la fois, comme le font les nationalistes italiens et le Pacte de Londres et le principe des nationalités.

Le peuple italien peut se laisser surprendre par les manœuvres habiles du parti germanophile, qui est d'une vigueur inquiétante, et être poussé dans une aventure à laquelle il ne pourra se refuser une fois qu'il l'aura entamée. La Yougo-Slavie est encore « l'inconnue. »

Formée de peuples batailleurs, exaltés par une liberté réclamée depuis des siècles et soudainement acquise, d'éléments enclins à s'étendre avec un peu trop de brusquerie, elle ne peut encore exiger de nous une confiance définitive en sa politique. Peut-on oublier que beaucoup

de ses membres, hier encore, combattaient contre nous, que les peuples qui la forment aujourd'hui étaient armés, malgré eux certes, mais armés tout de même les uns contre les autres.

Ainsi la France a intérêt, tout en s'assurant d'un certain équilibre dans le pays de l'Adriatique, à ne pas faire entendre sa voix dans la discussion et à retirer des pays contestés tout ce qui tend à la représenter.

Mais il semble qu'on ne peut empêcher les Français de prendre parti en s'inspirant de la justice et de chercher des solutions théoriques qui tendent à concilier les intérêts divergents en présence.

Vu : le 19 Juillet 1920,
Le Président de la Thèse :
M. MOYE.

Vu : le 28 Juillet 1920,
Le Doyen :
J. VALERY.

Vu et permis d'imprimer,
Montpellier, le 21 Juillet 1920,
Le Recteur :
COULET.

BIBLIOGRAPHIE

Dalmatia and Montenegro (Sir J. Gardner Wilkinson, London. John Murray Albemarle Street 1848.

Les Origines Chrétiennes dans la province de Dalmatie. — Jacques Zeiller, 1906, Paris, librairie Honoré Champion éditeur, 5, quai Malaquais.

Problemi Italiani. Fiume e Italia (Enrico Burich, 1915. Rava E. C. Editori, Milano).

L'Italia, la Jugoslavia e la questione Dalmata (Carlo Scarfoglio, Firenze, Stabilimenti tipografici editoriali di Attilio Vallechi).

Mare Nostrum (Tommaso Sillani, 1916. Editori Alfieri e Lacroix Milano).

Il Reggimento reale Dalmato (Colonel Lorot Zara. Stabilimenti tipografici di S. Artale Editore 1899).

Le problème Italo-Slave (Edition du Foyer).
La Dalmatie sous la Domination Vénitienne.
La Colonisation de la Dalmatie Vénitienne.
L'Etat contre la Population (Hôtel du Foyer, 34, rue Vaneau, Paris).

La Dalmatie (Giuseppe Prezzolini 1917, traduit par Lyulio Radic. Imprimerie Commerciale Genève 1917, rue de la Synagogue, 31).

Italia e Jugoslavia (A cura d'un gruppo di scrittori Italiani e Jugoslavi 1918. Pubblicato dalla libreria della voce. Firenze). Gaetano Salvemini, Costa Stoyanovic, David Levi Morenos, Dr Branko Vodnik, Philippe Lucas, etc.

La Question de la Dalmatie (Dolmaticus Genève 1918).

Mémoire présenté à la Conférence de la Paix concernant les revendications du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes (11 mars 1911), nos 10 et 11 de la 2e année du Bulletin de l'Union des Grandes Associations Françaises contre la Propagande ennemie, rue Récamier, 3.

Le Littoral Yougo-Slave de l'Adriatique par les Docteurs Arthur Gavazzi, F. de Sisic, Branko Vodnik, M. Philippe Lukas (rédigé au nom du Conseil National, par M. Rojc. Zagreb 1919, imprimerie provinciale).

Bulletin périodique de la Presse Italienne (1920, Ministères des Affaires Etrangères et de la Guerre).

L'Unita (N° du 21 mai 1915).

ERRATA

Page 26, dernier alinéa, *lire* : Les partisans de la première conception ont employé beaucoup plus de moyens d'action que d'arguments ; *au lieu de* : La première conception a employé beaucoup plus de moyens que d'arguments.

Page 27, 3e ligne, *lire* : Les partisans de la seconde, plus soucieux incontestablement de l'intérêt véritable de l'Italie, n'ont point voulu confondre l'honneur et l'intérêt ; *au lieu de* : La seconde plus soucieuse incontestablement de l'intérêt véritable de l'Italie, n'a point voulu confondre l'honneur et l'intérêt.

Page 61, 15e ligne, *lire* : XIXe siècle ; *au lieu de* : XIIIe siècle.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

LES ASPIRATIONS ITALIENNES DANS L'ADRIATIQUE

§ 1. — Occupation romaine de la Dalmatie.

§ 2. — Occupation Vénitienne.

§ 3. — Occupation Française et Occupation Autrichienne. Pacte de Londres.

CHAPITRE II

LA QUESTION DES NATIONALITÉS EN DALMATIE

Etablissement des Slaves en Dalmatie. Survivance de l'élément Slave. Recensement de 1910. La question des nationalités à Zara et dans les îles du Quarnero. Le principe des nationalités favorise les Slaves.

CHAPITRE III

LA THÈSE ITALIENNE ET LA THÈSE YOUGO-SLAVE

§ 1. — La thèse italienne : Arguments historiques, arguments stratégiques, arguments économiques.

§ 2. — Voix italiennes d'autrefois. Voix italiennes dissidentes (Cavour, Mazzini, Pacifico Valussi, Cattaneo, Niccolo Tommaseo, Prezzolini, Ziliotto, Gaetano Salvemini).

§ 3. — La Thèse Yougo-Slave : Arguments historiques, arguments stratégiques, arguments économiques. Aperçu d'ensemble.

CHAPITRE IV

DIFFICULTÉS PARTICULIÈRES A FIUME, RAGUSE, CATTARO

§ 1. — Fiume : Histoire de Fiume, recensement de 1910. La question de Sussak. Importance économique de Fiume. Fiume depuis l'armistice. Aperçu d'ensemble.

§ 2. — Raguse : Histoire de Raguse, son passé littéraire et scientifique. Son avenir économique. Le catholicisme des Ragusains. Utilité d'une administration spéciale.

§ 3. — Cattaro : Histoire de Cattaro. Importance stratégique. Désirs de la population.

Conclusion.